

# JOURNAL

## DES DEMOISELLES.



Instruction.

### Les Pampas. — Les Gauchos.

Au delà de l'Océan Atlantique, de cette vaste mer que Dieu a jetée comme barrière entre l'Europe et l'Amérique, à 2,500 lieues des côtes de France, s'élève à l'embouchure du Rio de la Plata (1) la ville de Buenos-Ayres (2), capitale de la République Argentine.

Ce pays faisait autrefois partie de ces vastes possessions espagnoles qui couvraient la presque totalité de l'Amérique méridionale. Les révolutions que la tyrannie de la métropole firent successivement éclore ont transformé ce pays en état indépendant. La République Argentine se compose donc de plusieurs états à peu près maîtres chez eux, et formant un gouvernement fédératif à la tête duquel est placé un président qui reçoit son pouvoir de l'élection. C'est pour la possession de ce titre de président que Rosas et Lavalle

luttent ensemble depuis plusieurs années : Lavalle est le chef du parti des citadins ; Rosas est le représentant des habitants de la campagne ; les lieux que ceux-ci habitent se nomment les *Pampas*. Ce nom vient du *Quichua* (langue des Incas), et signifie *place étendue, terrain plane, grande plaine, savane*. En effet, des côtes de l'Océan Atlantique jusqu'au pied des Andes, sur une étendue de 350 à 400 lieues, se déploie une immense plaine, couverte de la plus magnifique et de la plus régulière de toutes les végétations. Aussi loin que l'œil peut s'étendre, on ne découvre aucun mouvement, aucun accident de terrain, aucun arbre, aucun buisson ; de quelcôté que l'on se tourne, on n'aperçoit qu'une immense verdure qui n'a d'autre limite que celle de la vue, et, semblable à la mer, se termine en mariant sa couleur verte avec l'azur des cieux.

Les pampas présentent trois aspects différents qui permettent de les diviser en trois zones bien distinctes. A partir de Buenos-Ayres, et sur une ligne de cent milles environ, la plaine couverte de trèfles et de chardons forme la première zone ; la seconde présente un magnifique herbage de 450 milles d'étendue, et la troisième, qui touche à la base des Cordillères, n'est plus qu'une vaste et sombre forêt. Ces deux dernières zones conservent la même appa-

(1) Rio de la Plata, *Rivière d'Argent*.

(2) Buenos-Ayres, *bon atr*.



rence. Ce sont des gazons qui ne font que changer de nuances, des arbres toujours verts ; mais la première zone se modifie sans cesse. Ainsi, en hiver, les trèfles y sont magnifiques ; les bœufs et les chevaux y paissent en liberté. Au printemps, elle se métamorphose en un taillis épais de chardons en pleine floraison qui n'ont pas moins de dix à onze pieds de haut ; les sentiers en sont obstrués, l'œil ne peut s'y faire jour ; ils cachent de nombreux animaux dont le sol est couvert. Les tiges de ces chardons sont si fortes et si rapprochées l'une de l'autre, qu'indépendamment des pointes dont elles sont hérissées, elles offriraient encore une barrière impénétrable, si une armée ennemie se trouvait engagée dans cette partie des pampas. L'été est à peine écoulé, ces chardons si puissants et si vigoureux perdent leur sève et leur verdure, leurs têtes se fanent, leurs tiges prennent une teinte noirâtre, et au premier ouragan, leurs débris abattus se répandent sur le sol, où ils ne tardent pas à se décomposer et à faire place aux trèfles, qui reverdissent bientôt avec une nouvelle vigueur.

Quoique les sentiers qui traversent ces plaines soient de loin en loin jalonnés de chétives habitations, ces contrées conservent, comme au berceau du monde, l'auguste empreinte des mains du Créateur. Les arbres n'y forment point de fourrés ; mais ils s'élèvent en allées si régulières, qu'on peut parcourir cette région à cheval dans tous les sens. A côté de jeunes arbustes dominant des arbres majestueux : ceux dont la vie touche à son déclin ne dépareraient même pas ce magnifique tableau ; car lorsqu'ils meurent, les branches se détachent d'elles-mêmes, et les troncs se couvrent de rejetons qui s'élèvent et dérobent à l'œil la décrépitude des arbres.

Les pampas ont au centre des versants parcourus par de petites rivières qui viennent se confondre dans une rivière plus importante qui porte le nom de Salados.

Ces rivières ne quittent jamais leur lit, et les produits du sol sont distribués d'une manière si admirable, que s'il se couvrait subitement de villages et de cités, les habitants n'auraient d'autres soins à prendre que de faire paître leurs bestiaux et de mettre en labour, sans aucune préparation préalable, la portion de terrain nécessaire à leur existence.

Ces plaines sont parsemées de certaines élévations d'une trentaine de mètres, appelées *médanos*. Ce sont des espèces de dunes formées d'une terre légère, sablonneuse et fertile, distribuées tantôt en groupes, tantôt en chaînes, tantôt isolément.

Les pampas sont habitées par deux espèces d'animaux qui, bien différents de mœurs et de caractère, n'en sont pas moins dangereux pour le voyageur. Ces deux animaux sont le *jaguar* et le *biscacha*.

Le jaguar, c'est le tigre de l'Amérique méridionale, et il ne le cède en rien, pour la force, l'adresse et la cruauté, au tigre de l'ancien monde. Il est la terreur des chevaux, qui à son approche dressent les oreilles et tremblent de tous leurs membres.

Le biscacha, plus gros et plus trapu que notre lièvre, a les oreilles plus courtes, la tête plus large, la queue longue et relevée ; son pelage est gris-brun en dessus, gris-cendré en dessous, avec un large bandeau noir transversal sur le devant de la face, ce qui, joint aux très-longues moustaches qui ornent sa lèvre supérieure, en fait un animal d'un aspect peu gracieux. Il excave le pays à un tel point, que lorsque la monture d'un voyageur entre des deux pieds de devant dans un terrier de biscacha, elle roule et entraîne avec elle son cavalier. Comme l'herbe recouvre entièrement ces demeures souterraines, il serait impossible de les éviter si Dieu, dans sa prévoyance, n'avait mis le préservatif à côté du danger. Sur chaque terrier, on est presque sûr de trouver la *chêveche urucurca*, espèce d'oiseau de nuit,



qui voit assez en plein jour pour distinguer le voyageur, et, sentinelle vigilante, à son approche, elle pousse des cris aigus. A qui la chevêche veut-elle que son avertissement profite? Est-ce au voyageur, pour le prévenir du voisinage d'un biscacha? est-ce au biscacha, pour lui annoncer l'approche d'un ennemi? Je crois, à vrai dire, que la chevêche urucurca pousse tout simplement des cris de frayeur pour son propre compte.

Les habitations des pampas forment de grands et magnifiques établissements qu'on appelle *estancias*. C'est là qu'on élève les bestiaux, principale et pour ainsi dire unique spéculation des propriétaires du pays. Pour donner une idée de l'importance de ces espèces de fermes, nous dirons qu'aux environs de Buenos-Ayres on en rencontre qui renferment jusqu'à quarante mille têtes de bétail.

Les constructions se composent ordinairement de trois corps de logis : l'un sert d'habitation au propriétaire, un autre sert de cuisine et de logement aux employés, en hiver seulement, car en été ils préféreraient coucher dehors ; et le troisième sert à emmagasiner les peaux et les suifs. Lorsqu'on peut se procurer des bois, ce qui est fort difficile dans les pampas, on forme autour des maisons d'immenses enceintes ou parcs, appelés *corrales*. Ces enceintes sont construites de façon à pouvoir tenir séparés les bêtes à cornes, les chevaux et les moutons. Lorsqu'on n'a pas de bois, on les sépare par des fossés profonds, qui servent à parquer de temps à autre les animaux d'un estancia, afin de les empêcher de devenir tout à fait sauvages, et pour faire l'opération annuelle du dénombrement et de la marque. Indépendamment de la maison centrale, dont nous venons de parler, l'estancia est pourvue de plusieurs postes, *puestos*, où l'on répartit les bestiaux, lorsqu'ils sont nombreux, dans le but de leur fournir une plus grande étendue de pâturage.

Le Gaucho est l'habitant de ce pays. A

un an il se traîne nu sur la terre, et sa mère lui donne souvent une dague en guise de jouet. Dès qu'il peut marcher, les jeux de son enfance le préparent aux travaux de l'âge viril. On développe ses muscles en l'exerçant à sauter du haut du toit de sa demeure sur des peaux de taureaux qui pour sécher au soleil sont suspendues des quatre coins par des courroies. Avec des lacs de fil, on lui apprend à attraper des oiseaux ou des chiens. A quatre ans, il monte à cheval avec adresse, et il aide ses parents à conduire les bestiaux au pâturage. Lorsqu'un de ces animaux s'écarte du troupeau, il s'élance à sa poursuite et le ramène à coups de fouet. Si un cheval cherche à lui échapper, l'enfant toujours sur son cheval court après le fugitif et l'arrête tout court ; car un cheval monté a toujours de l'avantage sur celui qui ne l'est pas. Dans l'adolescence, le Gaucho s'élance à travers les pampas, à la poursuite de l'autruche, du cerf et du jaguar ; il aide à jeter le lasso aux bêtes fauves, et à les ramener à sa hutte ; il s'exerce à dompter des chevaux. Fier d'une liberté et d'une indépendance sans bornes, ses sentiments, sauvages comme sa vie, sont cependant nobles et bons. Vainement lui vanterait-on les bienfaits de la civilisation ; son idée fixe est que toute la dignité de l'homme consiste à dévorer l'espace sur un coursier fougueux, et que le luxe de la table, la richesse du costume, ne sauraient remplacer son cheval, ce compagnon de sa vie.

Le Gaucho est indolent ; en visitant sa hutte, on le trouve assis, les bras croisés, le manteau espagnol sur l'épaule gauche : cette hutte ressemble à une tanière. Sous le plus beau ciel, il n'a ni légumes ni fruits ; au milieu de nombreux troupeaux, il manque souvent de lait, et ne connaît pas l'usage du pain. Mais habitué à vivre en plein air, à coucher sur la dure, il ne voit pas ce qu'il gagnerait à embellir sa demeure : il aime le laitage, mais il préfère aller le chercher au loin, plutôt que d'en trouver



à sa porte. Il pourrait faire des fromages et les vendre ; mais dès qu'il est propriétaire d'une bonne selle et de bons éperons, il ne sait plus à quoi lui servirait l'argent. En un mot, il est satisfait de son sort, et attache bien plus de gloire à s'y maintenir qu'à consumer sa vie à chercher une autre nourriture et d'autres vêtements.

Le caractère du Gaucho est d'ailleurs recommandable, surtout par son hospitalité. Quand on entre, il se lève toujours pour offrir son siège, qui est le plus ordinairement une tête de cheval ; il ôte son chapeau avec dignité, avec une certaine grâce ; mais sa hutte n'a pas de fenêtre, et l'entrée en est fermée par une peau de bœuf.

Le Gaucho ne marche jamais à pied ; n'aurait-il que cent pas à faire, il saute à cheval pour parcourir ce court trajet. Il lui faut donc de nombreux troupeaux de chevaux ; mais ce noble animal ne trouve pas dans ce pays les soins qui l'entourent en Europe : l'écurie lui est inconnue ; il est toujours au milieu des champs, où il doit pourvoir de lui-même à sa nourriture. En été, lorsque l'herbe est séchée par un ardent soleil, il trouve difficilement à satisfaire son appétit ; en hiver, l'humidité le rend mou et lui ôte de sa vigueur : malgré tout cela, les chevaux des Gauchos supportent d'énormes fatigues. Ils errent au milieu de la campagne par troupes de quarante à cinquante, appelées *tropillas* ; à leur tête se trouve placée une jument ornée d'une clochette et qu'on nomme *madrina* ; elle sert de guide au troupeau, qui la suit avec une telle constance, qu'un cheval rentrant d'un lointain voyage, serait-il épuisé de faim et de fatigue, n'en partirait pas moins au trot pour aller rejoindre la tropilla.

Le Gaucho n'a pas la moindre estime pour les juments ; il ne s'en sert jamais, et c'est envers les étrangers une de ses plaisanteries favorites que de leur offrir cette monture et de se moquer d'eux dès qu'ils l'ont enfourchée.

Tout ce qu'un Gaucho demande à un cheval, c'est d'avoir le temps de sauter en selle. Une fois ce but atteint, que le cheval se démène dans tous les sens, qu'il se livre à tous ces ébats qui, en Europe, constituent un cheval rétif, le Gaucho ne s'en inquiète en aucune façon ; il le lance... et grâce à une paire d'éperons, il vient toujours à bout de le maîtriser, quels que soient ses caprices ou son indocilité. Ainsi monté et toujours au galop, il traverse les pampas dans toutes les directions ; comme les *pulperias* ou auberges sont rares sur les chemins qu'il parcourt, il dispose sa selle de manière à y trouver un lit. Cette selle, qu'il appelle *recado*, n'est qu'un assemblage de plusieurs peaux de mouton fortement maintenues ensemble par les sangles ; dans les haltes nocturnes, pendant que le cheval paît tranquillement à l'entour de l'espèce de camp formé par la caravane, le Gaucho étend ces peaux de mouton sur la terre et se couche dessus.

Comme chez tous les peuples près de l'état de nature, la femme du Gaucho n'est que sa première servante, et tandis que, enveloppé dans son manteau espagnol, il fume paisiblement d'innombrables cigarettes, sa femme pourvoit à toutes les nécessités du ménage.

Telles sont les mœurs de l'habitant des pampas. On trouve en lui un singulier mélange d'habitudes sauvages et de formes policées qui sont comme des souvenirs de la vieille société espagnole. Bon, mais vindicatif ; hospitalier, mais hautain, fier et indépendant, il vit sur la terre où le sort l'a jeté dans un état d'insouciance et de laisser-aller dont on ne trouve d'autre exemple dans aucun coin du monde. Il sert mal sans doute la cause de la civilisation ; mais quels sont les arts et les sciences qu'il pourrait introduire dans le désert immense où le sort l'a jeté ? Il est donc permis de l'abandonner à lui-même jusqu'à ce que l'accroissement de la population, créant sur ses plages incultes un état social, ajoute



à ses besoins et lui fournisse les moyens de les satisfaire. Un jour viendra où la civilisation s'implantera sur cette terre bénie de Dieu, et alors il faudra bien que le Gaücho renonce à sa vie paresseuse et oisive, pour prendre les allures et les besoins d'un autre état social, s'il ne veut voir sa race proscrite comme celle des Indiens, qui fuient sans cesse devant la civilisation.

C. J.

---

## Revue Littéraire.

---

*Dictionnaire encyclopédique de l'Histoire de France* (1), publié sous la direction de M. Ph. Lebas, membre de l'Institut.

A la vue de quelque monument, au milieu d'une exposition de tableaux ou de sculptures, n'avez-vous pas déjà maintes fois, Mesdemoiselles, éprouvé le besoin de relire dans ses détails le récit d'un événement historique qui frappait votre mémoire? En assistant à une conversation de personnes instruites, ou bien en lisant une Nouvelle, ne vous êtes-vous pas déjà surprises à regretter de ne pouvoir vous assurer dans quelle proportion un interlocuteur, un écrivain, mêlait peut-être le faux avec le vrai? En mille occasions sans doute vous

---

(1) Chez Firmin Didot frères. — Cet ouvrage, dont il paraît chaque semaine une livraison de trois feuilles et quatre gravures, formera douze vol. in-8° (avec atlas de vingt-quatre cartes géographiques). Six volumes sont déjà publiés.

Nous nous plaçons à citer parmi les principaux collaborateurs de cette œuvre nationale M<sup>me</sup> Pauline Roland et M. Auguste Dumonchaut, dont les noms, Mesdemoiselles, vous sont déjà connus.

avez désiré, surtout pour ce qui concerne nos aïeux ou nos contemporains, éclaircir un doute, acquérir une connaissance nouvelle, vérifier un souvenir.

Or voici un livre auquel, dans de pareilles circonstances, vous pouvez recourir en toute sûreté. Vous y trouverez exposés dans l'ordre le plus commode, dans l'ordre alphabétique, tous les faits, tous les détails de notre histoire. Les institutions de l'ancien et du nouveau régime; les sciences et les arts; les personnages devenus célèbres par leurs actions ou leurs écrits; les villes, les grandes familles, les batailles, les localités qui, même à l'étranger, ont servi de théâtre à un événement mémorable où nos aïeux ont joué un rôle; tout cela y passe successivement sous les yeux du lecteur. Si quelques-uns des sujets vous paraissent bien graves, Mesdemoiselles, nous pouvons vous rassurer en vous apprenant que, à côté des articles sérieux, il s'en trouve d'autres dont la lecture peut satisfaire même un esprit qui ne chercherait pas dans cet ouvrage l'instruction pure et simple. L'article que nous transcrivons plus bas vous sera une preuve que rien de ce qui concerne la France, jusque dans les détails de la vie intime, n'a été omis dans ce dictionnaire, rédigé avec un zèle éclairé et consciencieux.

Ce qui ajoute encore une grande valeur à la publication dont nous parlons, c'est une série de 6 à 800 gravures représentant, d'après les meilleures sources, les monuments les plus curieux de l'histoire de la patrie: édifices de toutes les époques, sujets de mœurs, portraits, meubles, armes, vignettes de manuscrits, costumes, etc.

En général l'idée sur laquelle est fondée l'Encyclopédie française de M. Lebas est neuve et heureuse. Aucun autre ouvrage historique ne saurait mieux initier à la parfaite connaissance de la France ancienne et moderne, et nous ne nous étonnons pas de ce qu'un beau succès soit acquis à une pareille entreprise.



Voici comment nous trouvons racontées dans ce dictionnaire les phases les plus intéressantes de l'histoire de la coiffure des femmes :

**COIFFURE.** — Jusqu'au règne de Charles IV, la coiffure des femmes différa peu de celle des hommes : une belle chevelure, quelques fleurs choisies avec goût, étaient les seuls ornements par lesquels elles se distinguassent.

Elles imaginèrent alors une haute coiffure conique, à l'extrémité de laquelle elles attachaient un voile qui pendait plus ou moins bas, suivant leur qualité. Le voile de la bourgeoise ne descendait que jusqu'à la ceinture, celui de la femme d'un chevalier touchait aux talons, et celui d'une reine ou d'une princesse traînait sur la terre.

Juvénal des Ursins, en parlant des désordres dont l'hôtel d'Isabeau de Bavière fut le théâtre, dit qu'en 1417, malgré les guerres et les tempêtes politiques, « les dames et demoiselles menoient un excessif estat, et qu'elles portoient des cornes merveilleusement hautes et larges, ayant de chacun costé deux grandes oreilles si larges, que quand elles vouloient passer par un huis, elles étoient obligées de se baisser et de se présenter de costé. » En Flandre, où ces cornes étoient nées, on les appelait des *hennins* ; on retrouve encore dans les anciennes tapisseries flamandes de ces coiffures gigantesques, qui s'élevaient quelquefois jusqu'à deux et trois pieds de hauteur.

Ces cornes monstrueuses, qui servirent d'abord à distinguer les femmes du premier rang, et que toutes les autres adoptèrent ensuite, ainsi que le voile qui y étoit attaché, excitèrent la bile des prédicateurs. Deux carmes, l'un nommé Breton, l'autre Thomas Conare, les attaquèrent publiquement dans la chaire évangélique, et ce ne fut pas en vain qu'ils se mirent en frais d'éloquence. Ils n'obtinrent toutefois que des succès momentanés ; et si partout les cornes

s'abaissaient ou même disparaissaient entièrement sous leur parole puissante, c'étoit pour reparaitre et se redresser plus orgueilleuses que jamais, aussitôt que le sermonneur étoit parti.

Cinquante ans après, en 1467, sous Louis XI, les femmes « mirent des bourrelets, à la manière de bonnets ronds, qui s'amenuisoient par dessus, de la hauteur de demi-aune, ou de trois quartiers, et aucunes les portoient moindres ; et déliés couvre-chiefs par dessus, pendant par derrière (1). »

Comme on le voit, les femmes avoient alors de la persévérance, et conservoient longtemps les mêmes modes. Elles finirent pourtant par abandonner les *hennins*, et passèrent d'une extrémité à l'autre. Sous le règne de Charles VIII, elles prirent de petits bonnets fort bas, garnis en dehors de peaux d'hermine tachetées de noir. A la mort de son premier époux, Anne de Bretagne mit sur sa tête un voile noir. Les dames de la cour l'imitèrent, et ornèrent de franges rouges ou couleur de pourpre ces voiles, que les bourgeoises adoptèrent aussi, et dont elles augmentèrent l'éclat en y adaptant des agrafes d'or, et en les chargeant de perles.

Les femmes de qualité, dont les riches bourgeoises imitaient toutes les coiffures, imaginèrent, sous François I<sup>er</sup>, de relever leur toupet, de retaper leurs cheveux sur les tempes, et de faire du tout une espèce de pyramide qu'elles rejetaient en arrière ; mais cette mode ne dura pas longtemps comme ornement distinctif ; elle devint bientôt générale, et même quelques dames d'un rang élevé ne l'adoptèrent jamais.

Marguerite, sœur de François I<sup>er</sup>, et aïeule de Henri IV, portait ordinairement une toque surchargée de dorures, ou un petit chapeau orné d'une plume ; cette coiffure devint bientôt à la mode, et se

(1) Enguerrand de Monstrelet, *Chroniques de France*.



soutint jusqu'à la fin du règne de Henri II. Les femmes portèrent ensuite, jusque sous Henri IV, de petits bonnets surmontés d'une aigrette. La seconde Marguerite de Valois, première femme de ce prince, ne voulut s'assujettir à aucune mode; cependant elle avait une coiffure favorite: elle portait ordinairement le toupet relevé, se faisait friser les cheveux des tempes, et se couvrait la tête d'un bonnet de velours ou de satin enrichi de filets de perles et de pierreries, avec un bouquet de plumes.

Ce fut à peu près à la même époque que l'on vit reparaitre l'ancien chaperon, et cette coiffure, que Scaliger trouvait *fort sotté*, dura jusqu'à Louis XIII. C'était, pour les dames, une pièce de velours qui formait le bonnet et revenait sur le front, où il faisait la pointe. Le chaperon des bourgeois était en drap.

Sous le règne de Louis XIV, après l'introduction des rubans connus d'abord sous le nom de *Fontanges*, emprunté à la belle personne qui les avait portés la première, les hautes coiffures reparurent, et parvinrent bientôt à un tel degré d'exagération, que les architectes furent obligés de hausser et d'élargir les portes, parce que, comme au temps des *hennins*, les femmes ne pouvaient plus y passer.

Ces coiffures subirent, pendant le règne de Louis XV, de nombreuses variations; elles s'abaissèrent ou s'exhaussèrent suivant le goût ou la fantaisie de la favorite en titre, que les dames de la cour et les bourgeois de la ville s'empresaient d'imiter. Mais sous Louis XVI, vers 1774 et 1775, les femmes élevèrent leur coiffure à une hauteur tellement exorbitante, que, dans les loges des théâtres, elles interceptaient aux spectateurs la vue des décorations et des acteurs, et que, pour mettre fin aux querelles continuelles que cet obstacle suscitait, de Visme, directeur de l'Opéra, fut obligé de faire un règlement qui défendait l'accès de l'amphithéâtre aux personnes dont la coiffure dépassait une certaine hauteur.

Ces coiffures extravagantes ne pouvaient se soutenir qu'à l'aide d'un échafaudage fort compliqué et souvent fort pesant, et il y entraient tant de fil de fer ou d'archal, qu'on était en droit de demander à une dame quel était le serrurier qui l'avait coiffée. On imagina alors d'introduire dans la coiffure une multitude d'objets qui la transformaient en un parterre ou en une boutique de curiosités. Lors du célèbre combat de la *Belle-Poule*, les femmes placèrent sur leur tête une petite frégate avec ses agrès, sa mâture, ses voiles, ses pavillons; et cette coiffure fut appelée du nom du bâtiment qui lui avait donné naissance. Une plaisanterie de Beaumarchais, qui tombait sur le gazetier Marion, donna lieu, vers la même époque, à la création du *quésaco*, dont la vogue toutefois ne fut pas de longue durée, et qui fut bientôt détrôné par le *pouff*.

Cette nouvelle coiffure était infiniment supérieure au *quésaco*, par la multitude de choses qu'elle pouvait contenir; et c'était de cette confusion d'objets qu'elle empruntait son nom. Il y en avait d'ailleurs de plusieurs espèces; mais la plus remarquable était celle que l'on nommait le *pouff au sentiment*, parce qu'elle était relative aux personnes et aux choses que l'on aimait le mieux. Bachaumont nous a laissé dans ses Mémoires une curieuse description du *pouff au sentiment* de la duchesse de Chartres, mère de Louis-Philippe: « Au fond, dit-il, était une femme assise sur un fauteuil et tenant un nourrisson, ce qui désignait le duc de Valois et sa nourrice. A la droite était un perroquet becquetant une cerise, oiseau précieux à la princesse; à gauche, était un petit nègre, image de celui qu'elle aimait beaucoup. Le surplus était garni d'une touffe de cheveux du duc de Chartres, son mari; du duc de Penthièvre, son père; du duc d'Orléans, son beau-père, etc. Tel était l'attirail dont la princesse se chargeait la tête. Toutes les femmes de la cour râlèrent des pouffs et voulurent en avoir. »



Enfin, en 1780, un petit événement fit abandonner le *pouff* et toutes les coiffures élevées. De petits événements causent souvent de grandes révolutions ! La reine ayant perdu ses cheveux à la suite d'une couche, se vit forcée d'adopter une coiffure basse, qui fut appelée coiffure à l'enfant ; les femmes de la cour se hâtèrent de répondre à ce signal, et la hauteur de la coiffure, réduite à Versailles, le fut bientôt à Paris et dans toutes les provinces.

Depuis cette époque, les variations de la coiffure des femmes ont été trop fréquentes pour que nous entreprenions de les enregistrer ici. Disons seulement que dans cette partie de leur parure elles ont remplacé par de la simplicité et de l'élégance, le désir de se faire remarquer à tout prix, et qu'on n'a plus eu à leur reprocher les extravagances qui ont attiré trop souvent à leurs grand'mères les épigrammes et même les sarcasmes de nos aïeux.

\*\*\*

## Littérature Etrangère.

### DIO AMORE.

Domine, qui amas animas.  
(Sap. XI, 27.)

Amo, e sovra il cor mio palpitò il core  
Del mio diletto, ed era — Ah ! la tremante  
Lingua osa dirlo appena — era il Signore !

Il Signor che di gloria sfavillante  
Regna ne' cieli, e sua delizia è pure  
Il picciol uomo in questa valle errante !

Ed attonite il mirano le pure  
Intelligenze scendere ammantato  
A questo erede di colpe e sciagure,

Ed il povero verme lacerato  
Sanar colle sue mani, e a tutti i mondi  
Ridir sua gioia, se da tale è amato.

Io lo vidi per baratri profondi  
Movermi incontro, e gridar dolcemente :  
« Perchè cotanto al mio desio t'ascondi ? »

E più e più appressavasi, e ridente  
Più e più del suo viso era il fulgore ;  
E n' arsi ed arderonne eternamente.

Amo, e sovra il cor mio palpitò il core  
Del mio diletto, — ed era — Ah si ! il proclamo  
All' universo in faccia — era il Signore !

Io lo vidi, il conobbi, ei m'ama, io l'amo !  
SILVIO PELLICO.

### DIEU AMOUR.

O Seigneur, qui aimez les âmes.  
(Sag. XI, 27.)

J'aime, et sur mon cœur a palpité le cœur  
de mon bien-aimé, c'était, — Ah ! ma voix trem-  
blante ose à peine le dire, — c'était le Seigneur !

Celui qui règne dans les cieux environné  
d'une gloire étincelante, et qui pourtant est  
tout sollicitude pour l'homme, si faible en  
cette vie passagère !

Les pures intelligences, étonnées, le contem-  
plent descendant ouvrir la voie du salut à cet  
héritier de fautes et de malheurs.

Et la pauvre créature déchue se relève d'elle-  
même, et redit à l'univers sa joie d'un pareil  
amour.

Je l'ai vu, le Seigneur, venir à moi en ces  
ténèbres profondes, et murmurer doucement :  
« Pourquoi donc te soustraire à mes vœux ? »

Et s'approchant de plus en plus, l'éclat de  
son divin regard devenait de plus en plus  
doux, et alluma en mon âme une flamme  
éternelle.

J'aime, et sur mon cœur a palpité le cœur  
de mon bien-aimé, c'était — Ah oui ! je le pro-  
clame à la face du monde entier — c'était le  
Seigneur !

Je le vis, je le connus, il m'aima, je l'aime.  
M<sup>me</sup> ÉLISA VAN-TENAC.



Éducation.

## Une Dégénération.

(1228.)

Par une froide matinée du mois de novembre de l'an de notre Seigneur 1228, une lourde voiture, traînée par quatre chevaux vigoureux, entra sur la place du marché de la ville de Bruges, sous la protection d'une trentaine d'archers, armés de toutes pièces, qui firent cercle autour du chariot, lorsque ceux qui le conduisaient se furent arrêtés au lieu fixé pour les exécutions judiciaires. Le soleil n'était pas encore levé, et l'atmosphère brumeuse de la Flandre, en interceptant ses rayons, devait assez prolonger la lumière douteuse du crépuscule pour donner le temps aux sergents du prévôt et aux ouvriers qui travaillaient sous leurs ordres, de finir leur besogne avant le réveil des bourgeois. Les regards inquiets que les soudards jetaient sur toutes les maisons de la place restées encore fermées, semblaient faire croire qu'ils tenaient beaucoup à ne pas être troublés par l'indiscrète curiosité des habitants; peut-être même craignaient-ils une opposition violente de leur part; car ce n'eût pas été la première fois qu'on aurait vu, dans ces mémorables années, tout l'appareil de la justice seigneuriale de Flandre disparaître dans les bourrasques populaires.

Aussi, lorsque les boutiques de la place s'ouvrirent, les énormes poutres et les planches épaisses dont la voiture était chargée se trouvaient disposées sur le pavé : quatre poutres terminées en pieux aigus avaient été enfoncées dans la terre; puis d'autres solives placées transversalement sur l'extrémité supérieure des premières,

servaient d'appui à un plancher assez solide pour supporter une assemblée nombreuse.

La voiture s'était éloignée, et les archers se serrant autour de l'échafaud se tenaient aux aguets, l'arc tendu, la trousse de flèches sur la cuisse gauche et à portée de la main. Pourtant ces précautions devaient être inutiles. La turbulente commune de Bruges, habituée depuis longtemps à ces sortes d'exécutions, avait fini, après avoir voulu les empêcher, par les tolérer et par les voir d'un œil tout à fait tranquille, surtout quand il s'agissait de la noblesse, son éternelle ennemie. Or, à voir la largeur de l'échafaud, on pouvait conjecturer qu'il n'était pas destiné à porter seulement deux personnages, le bourreau et le patient, et que la tragédie qui devait s'y jouer aurait de nombreux acteurs. Il devait donc s'agir de la dégradation de quelque gentilhomme, chose indifférente à la bourgeoisie, si même elle n'était pas pour les corporations des métiers de Bruges un spectacle véritablement agréable.

Quel était donc ce noble qui avait encouru la colère de madame Jeanne de Flandre, gouvernant le comté depuis la mort ou du moins depuis la disparition de l'empereur Baudoin, son père, et en l'absence de son mari, Ferrand de Portugal, toujours en prison à la tour du Louvre?

Voilà deux bourgeois qui viennent d'ouvrir leurs boutiques et s'approchent l'un de l'autre, sans doute pour se demander le sujet de ces préparatifs. Ils sont accostés par une vieille femme qui paraît tourmentée d'une vive démanaison de parler.

« Eh bien ! messire Vanoubton, il paraît que décidément c'est pour aujourd'hui.

— Quoi donc, vieille Marthe ?

— Le jugement de ce pauvre comte, vous savez !

— Laissez-nous donc en paix avec toutes vos nouvelles; vous en débitez plus de faussetés dans les rues de Bruges que vous n'y vendez de poissons.



— Dame, je ne fais que répéter ce que j'ai entendu.

— Et qui donc vous a rendue si savante dès le matin ?

— Hier, un mien neveu vidait un pot de bière à la brasserie du *Lion belge*, lorsqu'il l'a appris d'un charpentier qui travaille pour le prévôt de la connétablie de Flandre : s'il faut l'en croire, c'est ce matin que le comte doit être jugé.

— Dites donc condamné ; car par le temps qui court, c'est tout un. Il paraît pourtant que le vieux syndic des drapiers n'en savait rien encore hier, puisque j'ai travaillé avec lui pour les affaires de la confrérie, et il ne m'en a pas dit un mot. Pauvre père ! » Et en faisant cette exclamation de pitié, le bourgeois se tourna vers une maison située exactement en face de l'échafaud.

« C'est ma foi vrai, ajouta-t-il, tout est fermé chez lui. Il va passer une bien cruelle journée ; à son âge, c'est un rude crève-cœur !

— Et pourquoi diable aussi, dit l'autre marchand, son fils va-t-il dédaigner la condition de bourgeois ! Fils du syndic de la corporation des drapiers, c'était pourtant assez beau.

— Vous avez raison, reprit la marchande de poissons ; mais puisqu'il ne pouvait avoir sa femme autrement ; et elle méritait bien ce qu'il fit pour être noble, la pauvre chère dame ; elle était si bonne et si belle ! Vous ne l'avez pas vue comme moi, vous, quand mon pauvre défunt fut chargé de l'accompagner au pays des Grecs ; autrement vous... »

Elle ne put continuer ; une nombreuse troupe d'hommes d'armes français envahissant la place, poussent rudement devant eux les groupes de bourgeois, les forcent à rentrer dans leurs maisons, et la vieille Marthe s'éloigne en grommelant entre ses dents des malédictions contre ces étrangers.

La foule se dirigea vers la cour du château. Là, des vieux chevaliers, immobiles

comme des statues, étaient assis sur des pierres grossièrement taillées ; ce sont les juges. Ils attendent pour commencer la séance que le soleil dore les hautes tours du château, parce que c'est sous l'œil de Dieu, représenté symboliquement par le soleil, que la justice doit être rendue. Les hérauts contiennent la foule, mais ne la chassent pas loin du tribunal, parce que c'est en présence du peuple que les débats doivent avoir lieu. Les juges sont couverts de leurs cuirasses et de leurs casques ; leurs lances sont enfoncées dans la terre à côté d'eux, leur longue épée brille dans leur main droite, et des pages portent derrière eux le bouclier et la hache d'armes, comme prêts à les passer à leurs maîtres au moindre signal. Ces précautions n'étaient pas inutiles dans des temps où un accusé faisait souvent trembler le tribunal par le nombre des vassaux qui l'accompagnaient et faisait violence à ses juges. On remarquait aussi, placé sur un banc, comme symbole du pouvoir du tribunal, un gantelet de fer, une épée, des ciseaux et une hache.

Un héraut annonce à haute voix que le soleil est levé.

Le président, frappant avec un bâton blanc sur une table de pierre placée devant lui, impose silence, puis se tenant droit, tourné vers l'orient, il dit : « Je jure pour moi et pour ces hommes de rendre bonne et exacte justice, de la maintenir devant hommes et femmes, devant terre et ciel, devant petits et grands, devant toutes choses de Dieu. Je ne m'en écarterai pour haine ni amour, pour gages ou vêtements, pour or ou argent, ni pour cause quelconque. »

Puis s'asseyant, il ajoute : « Hérauts d'armes, amenez l'accusé. »

Un moment après un chevalier, couvert d'une armure complète, la lance au poing et monté sur un coursier, entre dans la cour, environné d'une troupe d'archers de la prévôté, qui se tiennent pourtant à distance, parce que c'est avec toutes les ap-



parences de la liberté que le noble doit se présenter devant ses juges. Tant qu'il ne sera pas condamné il est leur égal; eux ne sont que ses pairs, et puisqu'ils sont armés, il doit l'être aussi.

Quoiqu'il paraisse dans la force de l'âge, le chevalier est si faible que deux écuyers se tiennent à ses côtés comme pour l'empêcher de tomber de cheval : quand avec leur aide il a mis pied à terre, il s'avance vers le tribunal, et après avoir salué, il prononce la formule ordinaire : « Seigneurs juges, mes pairs, à votre mandement, comme voyez, j'obéis et je viens; que requérez-vous de moi ? »

— Que tu te justifies des crimes et forfaits qui te sont reprochés, répond le président.

— Je le ferai avec l'aide de Dieu, quand je les connaîtrai...

— Écoute donc ce dont tu es accusé. »

Alors un clerc fait lecture d'un acte d'accusation conçu en ces termes : »

« L'an de notre Seigneur 1225, et du gouvernement de notre dame Jeanne de Flandre le vingtième, un imposteur s'étant présenté comme étant le glorieux Baudoin, jadis notre redoutable seigneur, fait prisonnier et mis à mort par le roi des Bulgares, il est de notoriété publique que tu as été le partisan le plus ardent, le complice le plus avoué de sa détestable fourberie; que ton exemple et tes efforts ont entraîné dans la révolte contre Jeanne, notre dame, une foule de noblesse, et une quantité plus considérable encore de menu peuple; si bien que ladite dame faillit à être massacrée au milieu d'une émotion populaire, comme persécutrice de son père; qu'après les sommations de ta souveraine, tu as persisté dans ta rébellion, te défendant dans ton château, et rassemblant hommes et armes; qu'enfin tu n'as cédé qu'à des forces supérieures que notre dame fut contrainte de demander à Louis, roi de France, son seigneur suzerain.

» Voilà les griefs qui te sont opposés,

reprit le président après cette lecture faite; qu'as-tu à répondre ? parle, tes pairs t'écouteront.

— Puissent-ils m'entendre avec impartialité et indulgence, » dit l'accusé.

Dans ce moment, il ôta son casque, qui semblait le fatiguer beaucoup. Ses traits amaigris, son front déjà plissé par les souffrances d'une longue détention, l'éclat fiévreux qui brillait dans son regard, firent une impression profonde sur la foule, dont la douloureuse sympathie s'exprima d'une manière assez bruyante pour empêcher quelque temps l'accusé de prendre la parole. Mais enfin la voix des hérauts d'armes qui commandait le silence, et mieux encore les horions distribués abondamment par les archers de la connétable, permirent au chevalier de commencer sa défense.

« Si ma vie seulement était en jeu, dit-il, je vous jure, messeigneurs, que je ne ferais pas le moindre effort pour vous disputer le peu que les infortunes m'en ont laissé. Depuis le moment que j'ai eu connaissance de moi-même, j'ai été si malheureux, que Dieu, je l'espère, me pardonnera, si je désire ardemment voir éloignée de mes lèvres cette coupe d'absinthe si amère et toujours si pleine pour moi.

» Je n'avais pas encore appris à bégayer le nom de mon père, lorsqu'il mourut des suites d'une blessure reçue à la funeste bataille d'Andrinople, en défendant son bienfaiteur l'empereur Baudoin, et il avait à peine les yeux fermés, que la jalouse avidité des anciens nobles fit payer bien cher à sa veuve et à son enfant, son origine bourgeoise et la faveur que son souverain lui avait accordée. A leur instigation, le nouvel empereur Henri dépouilla l'orphelin de son comté de Modon, sous prétexte de je ne sais quelle formalité qui n'aurait pas été remplie lors de la donation impériale et dans les désordres de la conquête. On me jeta avec ma mère sur un vaisseau marchand qui nous ramena en Flandre. Là du moins il nous restait un noble asile



dans le domaine de mon aïeul maternel. Mais bientôt vint la bataille de Bouvines, où il trouva la mort en défendant la liberté du comte Ferrand, et ce fut là sans doute un crime aux yeux de notre gracieuse souveraine, puisque le corps du courageux vieillard n'était pas encore déposé dans les caveaux de sa chapelle seigneuriale, que déjà la plus grande partie de ses domaines étaient saisis, par la raison, disait-on, que c'étaient fiefs masculins, ce qui est faux dans notre pays de Flandre. Puis enfin arrivèrent les malheureux événements que vous savez et qui mirent le comble à mes infortunes; ce qui restait des terres de mes aïeux est confisqué, et le seul bien qu'on m'eût laissé, mais qui pour moi aurait compensé la perte de tous les autres, ma pauvre mère, est morte de douleur, et mon jeune frère est resté dans les pays d'outre-mer. Vous voyez bien, messeigneurs, que la vie ne doit plus être pour moi d'aucun prix, et que je puis dire à la mort : Approche, tu seras la bienvenue... »

Ici l'accusé s'arrête... Sa poitrine, qui n'avait respiré depuis près de trois ans que l'air fétide d'un cachot, reste comme épuisée par les efforts qu'elle vient de faire. Un juge donne ordre à un des hérauts; il s'approche, débarrasse l'accusé de sa cuirasse, de ses cuissards, et l'engage à s'asseoir... « Grand merci, messeigneurs, dit-il, lorsqu'il eut repris haleine; si je tremble, croyez bien, je vous prie, que ce n'est pas la peur qui en est cause, mais bien la fièvre et l'épuisement de mon corps. Je vous disais que je pourrais vous faire bon marché de ma vie, puisqu'elle ne serait plus pour moi qu'un insupportable fardeau; mais il est une chose que je ne puis abandonner, que j'ai juré de garder toujours sans souillure, le jour où j'ai reçu le baptême de la chevalerie; c'est l'écu que mon père a gagné sur la brèche de Constantinople; c'est ma qualité de noble et de chevalier qu'il a acquise au prix de son sang, et qu'il m'a transmise comme un dépôt sacré. Cet

écu l'ai-je souillé? ces engagements de chevalerie les ai-je oubliés volontairement, avec dessein mauvais et connaissance de cause? Non, mille fois non!... et pourtant je suis ici devant vous, pour répondre à une accusation de félonie et de foi mentie!... Si c'est la volonté seule qui fait le crime, si l'erreur suffit pour excuser, si l'instrument d'une malheureuse fatalité ne saurait être coupable, écoutez, messeigneurs; le simple récit de ce qui m'est arrivé suffira pour m'absoudre à vos yeux, comme la pureté des motifs qui m'ont entraîné suffiront pour me faire trouver grâce au tribunal de celui qui juge les consciences et non les faits.

» Un soir, il y a bientôt de cela quatre ans, j'allais me livrer au sommeil, lorsqu'on vint m'annoncer qu'un homme qui semblait fatigué d'une longue route venait me demander l'hospitalité pour une nuit. Je donnai ordre, comme tout bon gentilhomme en pareille circonstance, de lui faire gracieux accueil, de lui préparer une couche dans la chambre destinée aux étrangers, et de pourvoir à ce qu'il eût de quoi continuer son voyage, si le lendemain matin il voulait se remettre en route.

» Au point du jour, je sortais de mon manoir avec mes lévriers et mes faucons pour prendre le plaisir de la chasse, quand je trouvai devant moi cet homme qui m'attendait sur le pont-levis.

— Seigneur, me dit-il, après m'avoir salué par une simple inclination de tête, seriez-vous assez bon pour m'accorder un moment d'audience?

— J'avais cru avoir donné le gîte et le couvert à un de ces pauvres gens qui, déshérités des biens d'ici-bas, sont obligés d'avoir recours à la charité des chrétiens; mais un coup d'œil rapide jeté sur l'inconnu suffit pour me faire changer d'idée. A travers la simplicité plus que modeste de ses vêtements, perceait je ne sais quelle majesté qui inspirait le respect; sa parole brève et légèrement impérieuse



semblait annoncer un homme qui avait été longtemps habitué à commander aux autres. Subjugué par un ascendant dont je ne me rendais pas compte, je descendis de cheval, fis rentrer mon équipage de chasse, et engageai mon hôte à me suivre dans une chambre retirée.

Lorsque nous fûmes assis : Parlez, lui dis-je, je vous écoute. Il commença en ces termes :

« Je fus bien étonné hier soir d'apprendre que ce manoir était au comte de Modon et qu'il y faisait sa résidence. Comment n'est-il pas resté en Orient, où il avait de si beaux domaines ?

— Après la mort de mon père, lui répondis-je, ma mère et moi...

— Votre père, le comte de Modon, est mort ?

— Il y a déjà longtemps. L'auriez-vous connu ?

— Oui, dit-il en souriant, je l'ai connu à Venise, à Zara, à Constantinople et à...

— Mais qui êtes-vous donc ?

Il ne répondit pas à ma question et continua :

— Et à Andrinople, où je l'ai vu pour la dernière fois.

— Vous avez donc toujours suivi comme lui l'empereur Baudoin ?

— Toujours, et même plus longtemps, puisque je fus fait prisonnier, traîné en Bulgarie, et jeté dans le même cachot que l'empereur.

— Alors vous avez été témoin de son lamentable trépas ?

— Non, par la raison toute simple qu'il n'a pas eu lieu.

— Vous dites que l'empereur Baudoin n'est pas mort ?... mais tout le monde le croit ?

— C'est une erreur ; en ce moment Baudoin est en Flandre.

— Pourquoi vient-il réclamer son comté plutôt que d'aller réclamer l'empire, qui, dit-on, pressé par les Grecs, aurait besoin de toute l'habileté et de tout le courage de celui qui l'a fondé ?

— C'est précisément parce que cet empire penche vers sa ruine que Baudoin ne va pas le réclamer ; bien des intérêts sont changés depuis vingt ans, bien des souvenirs, bien des sentiments de reconnaissance sont effacés. Il faudrait exciter une guerre civile qui entraînerait infailliblement l'entière destruction de l'empire latin d'Orient. Baudoin préfère redevenir simple comte de Flandre.

— Mais voudra-t-on l'y reconnaître ? la comtesse Jeanne consentira-t-elle à se dessaisir de l'autorité qu'elle exerce depuis si longtemps ? Ne pourra-t-elle pas dire avec quelque apparence de raison, que pendant un si grand espace de temps, son père aurait donné signe de vie, si elle n'avait pas eu le malheur de le perdre ?

— Il ira la trouver et lui rappellera certaines circonstances que seule sa fille et lui peuvent connaître. Il faudra bien qu'elle se rende à l'évidence. En outre, il lui prouvera sans peine comment il lui fut impossible de revenir plus tôt et même de donner de lui la moindre nouvelle.

Sachez qu'après la bataille, Baudoin fait prisonnier fut renfermé dans une forteresse et privé de toute communication avec le dehors. Du reste, à l'exception de la perte de sa liberté, il n'eut à endurer aucun mauvais traitement. Le roi des Bulgares voulait seulement avoir entre les mains un otage précieux dans le cas où les Latins deviendraient assez puissants pour attaquer avec succès son royaume. Au bout de dix-huit ans la vigilance des gardes s'étant relâchée, il put sortir de prison, grâce à la pitié d'une des filles du roi, qui lui donna les moyens de s'échapper. Il traversait la Thrace pour se rendre à Constant, lorsqu'il fut enlevé par des coureurs turcomans qui le vendirent comme esclave à des musulmans de Damas ; renfermé deux ans dans un harem, il tomba malade de fatigue et de chagrin, fut mis en vente comme esclave devenu presque inutile, et racheté par des marchands allemands, qui, dans un



mouvement de charité, lui fournirent les moyens de revenir dans son pays.

— S'il se trouve en Flandre, comme vous le dites, s'il peut prouver qu'il est véritablement Baudoin, je le jure, j'irai me jeter à ses pieds, et je lui rendrai foi et hommage, comme à mon seigneur, comme à celui à qui je dois tout. Vous qui paraissez l'avoir accompagné, dites où il est.

— Tu demandes où il est, comte de Modon, me dit cet homme en se levant de son siège; il est devant toi; c'est moi qui suis Baudoin de Flandre, premier empereur de Constantinople.

— Vous!... m'écriai-je, en me levant à mon tour; mais qui me prouvera que vous dites vrai?

— Tu veux une preuve; en voici une. De qui est cette image? me dit-il, en montrant un tableau suspendu à la muraille.

— En effet, c'est celle de l'empereur, » répondis-je en détachant le tableau avec précipitation... Je portai longtemps et alternativement mes yeux sur le portrait et sur l'homme qui était devant moi, et je restai immobile de surprise, et même frappé d'une sorte d'effroi; je craignais d'être le jouet de l'esprit des ténèbres... c'étaient les mêmes traits, le même regard, la même coupe de figure, le même port de tête... et, n'eût été que l'âge avait commencé à grisonner ses cheveux et sa barbe et à rider son visage, c'était en tout le même homme.

Voyant que malgré cela j'hésitais encore, il me dit :

« Je donnai ce portrait à ton père, comme un souvenir de reconnaissance pour ses loyaux services; j'en avais ainsi fait faire plusieurs à mes fidèles par les ouvriers byzantins, si renommés dans le monde pour leur habileté à transporter sur le bois et sur la toile la ressemblance des hommes. Regarde derrière ce portrait, tu y trouveras un parchemin avec le sceau de l'empire. C'est le même que celui

que tu as vu sur les lettres d'anoblissement de ton père. »

Ma surprise augmentait, et la conviction commençait à entrer dans mon esprit.

« Cette preuve n'est-elle pas suffisante? ajouta-t-il, en veux-tu une autre? prie ta mère de venir un moment; elle me reconnaîtra sans doute; bien souvent son père m'a hébergé dans ses manoirs. »

J'allai dire à ma mère qu'un étranger désirait lui parler. Elle vint aussitôt.

« Madame, lui dit-il, veuillez me pardonner la liberté que j'ai prise de... »

Il n'acheva pas sa phrase : ma mère, après être restée un instant immobile d'étonnement, tomba à ses pieds : « A genoux! mon fils, me dit-elle; rends hommage à ton seigneur : c'est l'empereur Baudoin.

— Je l'ai cru, moi aussi, messeigneurs... vous savez le reste... Convaincu, comme tout homme l'eût été à ma place, si j'avais agi autrement, j'aurais cru manquer aux devoirs d'un bon vassal, j'aurais menti à ma conscience. Je me suis peut-être trompé, mais mon erreur fut celle d'une âme reconnaissante. Ai-je été le jouet d'un imposteur? la main sur la conscience, qui de vous pourra me l'assurer? nul ne le sait! excepté Dieu! Je me trompe; la comtesse Jeanne doit en être persuadée; autrement ne serait-elle pas à plaindre, plus à plaindre que moi, puisque, si elle avait le moindre doute, elle serait tourmentée par cette effroyable pensée : l'homme que j'ai fait pendre était peut-être mon père!...

« Voilà ce que j'avais à dire pour ma défense. Je n'ai pas la présomption de croire qu'elle sera plus efficace que celle de tant de malheureux qui ont déjà péri pour la même cause. Mais la volonté de Dieu s'accomplisse! » (1).

---

(1) Le chevalier soumis à une accusation de félonie était le fils d'un jeune marchand de Bruges dont il est parlé à l'article *Blason*, page 291 de la neuvième année de ce journal, et qui mérita, par son courage dans la qua-



Pendant que les juges délibèrent et que l'accusé rentre pour un moment dans la prison, retournons sur la place publique où nous avons vu dresser un échafaud ; car c'est là, en vue de tout le peuple, que doit être lue la sentence d'absolution ou de condamnation, et que le chevalier doit être ou puni ou mis en liberté.

La nouvelle de ce jugement s'était répandue dans toute la ville. Une foule nombreuse appartenant aux diverses corporations des métiers, curieuse de savoir ce qu'il adviendra du fils de cet homme qui était sorti d'au milieu d'elle, débouche de toutes les rues qui aboutissent sur la place, repousse, par sa masse irrésistible, hommes d'armes et archers, et ne s'arrête que devant l'échafaud, qu'elle entoure de ses flots grossissant à chaque minute ; en même temps toutes les fenêtres se garnissent de spectateurs.

Une seule maison reste fermée.

Après deux heures d'attente, la foule s'ouvre pour laisser pénétrer jusqu'à l'échafaud les douze juges, un greffier, plusieurs poursuivants ou hérauts d'armes, et le chevalier accusé, à cheval et armé de toutes pièces, comme il s'était le matin présenté devant le tribunal.

Tout ce cortège monte les degrés de l'échafaud. Les juges prennent place sur des sièges rangés en demi-cercle, tandis que l'accusé reste debout devant eux, et que le greffier, au milieu du plus profond silence, déroule une feuille de parchemin, sur laquelle il lit la sentence suivante :

« Oûi le greffier de la prévôté de Flan-

trième croisade et par son anoblissement qui en fut la récompense, d'obtenir en mariage la fille d'un comte qu'il aimait. Depuis il s'était fortement compromis dans une révolte contre la comtesse Jeanne, en voulant soutenir les prétentions d'un homme qui se donnait pour Baudoin. Était-ce lui en effet, ou bien un imposteur ? c'est un de ces problèmes historiques qu'il ne sera peut-être jamais donné à l'érudition de résoudre.

» dre accusant Pierre de Sheldon, comte de Modon, d'avoir menti à sa foi, en se mettant en état de rébellion ouverte contre la comtesse Jeanne sa souveraine ;

» Oûi les témoins attestant les faits reprochés audit comte ;

» Oûi l'accusé dans sa défense :

» Le tribunal, après avoir invoqué l'assistance de l'Esprit saint, dit et déclare que ledit comte est coupable des crimes à lui objectés, et en conséquence de ce, le condamne au châtiment des traîtres, à la mort par la décollation, et ordonne que préalablement il sera dégradé de l'honneur de noblesse et de chevalerie. »

Le condamné ne répond à cette sentence que par un geste de résignation.

Aussitôt les hérauts et les poursuivants d'armes se mettent en devoir d'exécuter la partie de la sentence qui avait rapport à la dégradation. Ils commencent par enfoncer à côté de l'échafaud une longue perche à laquelle ils suspendent, renversé la pointe en haut, l'écu blasonné du malheureux comte. Ensuite ils placent sur l'échafaud même une enclume et un marteau, un réchaud rempli de charbon et un bassin plein d'eau. Une claie est apportée au côté gauche de l'estrade.

Quand ces préparatifs sont achevés, on voit sortir de l'église de Saint-Amand une longue procession se dirigeant vers le milieu de la place avec une croix voilée d'un crêpe noir, et une bannière de saint Maurice, patron des chevaliers, dont l'image était aussi cachée aux regards.

Au moyen âge, il ne se passait rien d'important dans la vie sans l'intervention ou bienfaisante ou terrible de la religion. Si elle prodiguait les bénédictions les plus douces au noble qui, sur le point de recevoir l'accolade de la chevalerie, jurait de défendre la veuve et l'orphelin, de redresser les torts et les injustices, et de garder fidélité à son seigneur, elle accablait sans ménagement de ses malédictions les plus



terribles celui assez malheureux pour oublier quelques-uns de ses serments.

Douze prêtres se détachèrent de la procession, montèrent sur l'échafaud, revêtus de leur surplis et la tête couverte de leur camail; puis s'asseyant en face des juges, autour du condamné, ils chantèrent à haute voix les vigiles des morts depuis le *Dilexi* jusqu'au *Miserere*.

Après le premier psaume, les prêtres s'arrêtèrent un moment, et un héraut d'armes s'approchant du comte, lui ôta son casque et le montra à la foule en criant : « Voilà le casque d'un traître et déloyal chevalier ! » Et les prêtres se levant ajoutèrent : « La tête de vos ennemis, Seigneur, restera sans défense. »

Après le second psaume, un autre héraut d'armes saisissant l'épée la brisa sur ses genoux en disant : « Ainsi soit brisée l'épée de tout traître et déloyal chevalier ! » Et les prêtres chantèrent : « Les pécheurs ont tiré l'épée contre vous, ils ont tendu leur arc : que leur propre épée perce leur cœur, que leur arc soit mis en pièces. »

Après le troisième psaume, un troisième héraut, arrachant au chevalier sa cuirasse et son bouclier, les brisa à coups de marteau sur l'enclume, et montrant les débris au peuple, il cria : « Voilà ce que deviennent le bouclier et la cuirasse d'un traître et déloyal chevalier. » Et les prêtres entonnèrent ce verset : « Seigneur, mettez en pièces les armes de l'impie, et que son orgueil soit confondu. »

Mêmes cris des hérauts, et mêmes imprécations des prêtres au sujet du collier ou chaîne d'or, de la cotte-d'armes, qui fut rompue en plusieurs lambeaux, des gantelets, du baudrier, de la masse d'armes et des éperons.

Jusqu'ici le patient avait tout souffert avec courage. Une seule larme n'avait encore mouillé sa paupière; mais il donna les signes du plus violent désespoir, il éclata en sanglots, lorsque, saisissant son écu

blasonné, un poursuivant d'armes en effaça les armoiries avec de l'encre, et fit disparaître cette glorieuse *croix de gueules*, formée du sang de son père, que l'empereur Baudoin y avait tracée lui-même.

Restait le coursier du condamné; lui aussi était noble, il fallait le dégrader. On l'amena au pied de l'échafaud sur un tas de fumier qu'on y avait répandu exprès; là, le ciseau coupa sa longue queue, son ondoyante crinière; un fer rouge le marqua sur la croupe, comme les chevaux destinés au labourage; un paysan l'attela à un tombereau dans lequel il jeta le fumier, et prit avec le cheval la route de la campagne : le noble animal était devenu *roturier* et *vilain* comme son maître.

Mais tout n'était pas encore fini pour ce dernier. Lorsqu'il fut dépouillé de ses armes, les prêtres, se levant, s'approchèrent de lui; puis tous ensemble, la main étendue sur sa tête, ils chantèrent le psaume 109<sup>e</sup>, où sont écrites ces terribles imprécations :

« Que ses enfants deviennent orphelins,  
» que sa femme devienne veuve, que ses  
» enfants deviennent vagabonds et errants;  
» qu'ils soient contraints de mendier et  
» chassés de leur demeure. Qu'il ne se  
» trouve personne pour l'assister; que nul  
» n'ait compassion de ses orphelins; que  
» sa postérité périsse, et que son nom soit  
» effacé dans le cours d'une seule génération.  
» Que l'iniquité du père revive dans  
» le souvenir du Seigneur; que les étrangers  
» lui ravissent le fruit de ses travaux,  
» que son souvenir soit exterminé de dessus la terre;  
» quand on le jugera, qu'il soit condamné;  
» que sa prière même soit imputée à injure, etc. »

Pendant que les prêtres chantaient, les hérauts d'armes se préparaient à exécuter une autre formalité non moins lugubre et non moins significative que toutes les autres. Dans le comte le noble était dégradé; c'était maintenant le tour du chevalier.

Ceux qui devaient recevoir l'ordre de



la chevalerie faisaient ce qu'on appelait *la veille des armes*, c'est-à-dire qu'ils passaient une nuit entière dans l'église, où ils prenaient un bain et se confessaient de leurs péchés, afin de purifier leur corps et leur âme de toute souillure.

En mémoire de cette cérémonie, et comme pour effacer, autant que possible, cette initiation à l'ordre de la chevalerie, un poursuivant d'armes, élevant en l'air un bassin plein d'eau chaude, cria par trois fois : « Quel est le nom du chevalier que voici ? »

— C'est, répondit un héraut d'armes, Pierre Sheldon, comte de Modon.

— Tu te trompes, reprit le poursuivant ; celui que tu viens de nommer n'est pas le comte de Modon, mais un chevalier traître et déloyal ; et pour que vous n'en soyez pas ignorants, bourgeois de la ville de Bruges, dit-il en se tournant vers le peuple, écoutez ! »

Alors s'adressant aux juges, il leur demanda si ce qu'il disait était la vérité.

Le plus ancien des chevaliers juges répondit à haute voix que par la sentence des chevaliers présents, il était déclaré que ce déloyal était indigne du titre de chevalier, et que pour ses forfaits il devait être dégradé.

Après cette réponse, le roi d'armes renversa sur la tête du condamné le bassin d'eau chaude.

Alors les chevaliers juges descendirent de l'échafaud, se revêtirent de robes et de chaperons de deuil, et se dirigèrent vers l'église.

Le dégradé fut aussi descendu de l'échafaud, mais non par les degrés, pour faire entendre que maintenant roturier, il ne devait plus *marcher dans les mêmes voies* que quand il était noble, et qu'il devait oublier son passé : on lui attacha une corde sous les aisselles, et on le descendit par le côté gauche de l'échafaud ; on le coucha sur la claie, et on le couvrit du drap des morts. Les prêtres, restés un moment seuls

sur l'estrade, s'y promènèrent comme s'ils cherchaient quelqu'un, en chantant ces deux versets du psaume 36 :

« J'ai vu l'impie très-élevé, élevé au-dessus du cèdre du Liban ; j'ai passé, et il n'était plus ; je l'ai cherché, et je n'ai pas trouvé sa place. »

Puis descendant de l'échafaud, ils allèrent se ranger six de chaque côté de la claie, portée par des fossoyeurs vêtus de noir, et se rendirent processionnellement à l'église, en achevant de chanter les *vigiles* et les *oremus* des trépassés.

Lorsque cette partie de l'office des morts fut terminée, les fossoyeurs reprirent leur fardeau, et suivis de tout le clergé, revinrent à la porte de l'église, où le prévôt et ses archers s'emparèrent du condamné pour mettre à exécution la dernière partie de la sentence. Après lui avoir lié les mains derrière le dos, ces ministres de la justice seigneuriale reprirent le chemin de l'échafaud, sur lequel le patient pouvait voir l'exécuteur debout, appuyé sur une pesante hache.

Pendant ce temps-là, les prêtres retournés dans le chœur de l'église psalmodiaient les sept psaumes de la pénitence, pour implorer la miséricorde divine en faveur de l'âme chrétienne qui allait paraître devant le souverain juge.

Mais ils interrompirent tout à coup leurs chants... on vint leur annoncer que le condamné ne mourrait pas.

En effet, comme il mettait le pied sur les premiers degrés de l'échafaud, un messager avait remis au prévôt un rescrit de la comtesse Jeanne, qui portait que « voulant donner une preuve de sa haute clémence, en accordant la vie au principal auteur de la révolte, elle commuait la peine de mort prononcée contre lui en celle d'un bannissement perpétuel. »

Aussitôt l'exécuteur des hautes-œuvres disparut, emportant avec lui ses lugubres instruments, et le prévôt, après avoir représenté à l'ex-noble toute l'étendue de la



grâce qu'il venait de recevoir, prit la place du bourreau, et prononça à haute voix la formule de bannissement.

« De par la puissance et autorité à moi  
» dévolue, je te proseris et envoie aux  
» quatre chemins du monde. Je t'excepte  
» de la paix ; je te mets hors de toute fran-  
» chise et de tout droit dont tu as joui de-  
» puis que tu fus lavé du baptême ; t'ex-  
» cluant des quatre éléments que Dieu a  
» donnés aux hommes ; que là où chacun  
» trouve paix et sûreté, toi seul tu ne les  
» trouves pas ; de sorte que tu n'aies plus  
» sur terre un seul lieu pour reposer ton  
» corps. J'adjuge et dépars aux corbeaux  
» et corneilles, aux oiseaux et bêtes, tes os,  
» ta chair et ton sang ; mais à notre Sei-  
» gneur, au bon Dieu, ton âme, si toute-  
» fois il en veut... Va, et que le deuxième  
» soleil, à compter du jour de demain, se  
» lève sur toi hors des limites de la comté  
» de Flandre. »

Le banni ne sachant s'il devait se réjouir d'une grâce qui allait le jeter par le monde vagabond, sans asile et déshonoré, restait immobile, en proie à des sentiments divers, lorsque la porte de la maison que seule nous avons vue constamment fermée, s'ouvrit tout à coup, et un vieillard en sortit, qui traversa rapidement la foule en donnant tous les signes de la joie la plus délirante. Après avoir embrassé son petit-fils avec transport (car c'était le syndic des drapiers, aïeul paternel du comte de Modon), il s'adresse au prévôt avec vivacité, puis revient à son fils, riant et pleurant tout à la fois, et prononçant des paroles sans suite, dans lesquelles on distinguait pourtant les noms de *privileges*, *syndics*, *commune*...

Enfin, quand ces transports désordonnés se furent calmés un peu, le vieillard put expliquer au prévôt qu'il venait réclamer son petit-fils, en vertu d'un ancien privilège accordé par Robert le Frison. En effet cet ancien comte de Flandre, dans un besoin pressant d'argent, avait augmenté,

moyennant finances, les franchises de la commune de Bruges, et entre autres libertés, il avait vendu aux syndics des différents métiers le privilège de ne pouvoir jamais être bannis, ni eux, ni leurs fils aînés, ou les fils aînés de ceux-ci.

Le prévôt voulut objecter au syndic « que la position de l'ex-comte était exceptionnelle ; qu'appartenant à la classe nobiliaire, il ne pouvait profiter des libertés bourgeoises... »

— S'il a été noble, reprit le syndic, il ne l'est plus ; il est maintenant roturier comme moi, et de plus il est mon petit-fils ; ainsi donc... »

Le magistrat allait l'interrompre, mais les mots *libertés*, *privileges*, mots si doux à des oreilles flamandes, étaient tombés comme des brandons enflammés au milieu de la foule, qui commençait à s'émouvoir. Déjà les ouvriers drapiers se groupaient derrière leur syndic, disposés à lui prêter main forte, s'il en était besoin : leur attitude devint si hostile, que le prévôt, craignant une de ces émeutes qui envoyaient de temps à autre les comtes de Flandre faire un séjour plus ou moins long à la cour de leur seigneur suzerain le roi de France, consentit que le vieillard gardât son petit-fils chez lui jusqu'à ce que la comtesse Jeanne eût prononcé sur cette affaire.

Le lendemain, Jeanne, qui voulait reconquérir un peu de popularité, et peut-être qui craignait, elle aussi, de faire un voyage en France, fit répondre « que la réclamation du syndic était légitime, et que le privilège accordé par Robert le Frison devait être respecté... »

Pierre Sheldon, ancien comte de Modon, devint lui-même plus tard syndic des drapiers ; son frère puîné, revenu des pays d'outre-mer, avait succédé à ses titres, et perpétua la branche noble de sa famille.

ALEXANDRE LEDUC.

Avuñamiento de Madrid



## Jupiter et la Brebis (1).

---

La brebis fit un jour demander audience

Au souverain maître des cieux.

Jupiter avec bienveillance

Chargea son messager de l'introduire aux cieux.

« Approche, ma petite !... encor !... Pourquoi ces larmes ?

— Au jour de la création,

Vous avez oublié de me donner des armes

Pour ma conservation.

— Je puis par ma toute-puissance

Réparer cet oubli : voyons ! pour ta défense,

Veux-tu que je donne à ta dent

Le venin mortel du serpent ?

Veux-tu que je donne à ta patte

La griffe du lion ou celle de la chatte ?

Veux-tu que ma divinité

Te donne la férocité

Du loup, de l'ours, de la panthère,

Du tigre?... réponds-moi, ma chère,

Parle sans crainte et sans émotion.

— Ne pourrais-je, ô Jupin ! défendre ma toison

Sans nuire aux autres, à moi-même ?

— Cela n'est pas, ma fille, en mon pouvoir suprême !

— O souverain maître des dieux,

Et des hommes et du tonnerre,

S'il n'en peut être autrement, j'aime mieux

Souffrir le mal que de le faire. »

FRÉDÉRIC JACQUIER.

(1) Cette pièce de vers fait partie d'un joli volume de fables, dont Son Altesse Royale Madame la princesse Hélène a daigné accepter la dédicace pour le comte de Paris.



# Revue des Théâtres.

## THÉÂTRE FRANÇAIS.

*Ivan* (1) *de Russie*, tragédie en trois actes, par M. Charles Lafont.

*La scène se passe en 1762 dans la forteresse de Schlussembourg sur le lac Ladoga.*

Une grande salle. Au fond la porte d'entrée ; des portes latérales ; dans un angle une fenêtre et un balcon.

Un matin, le gouverneur de la forteresse de Schlussembourg rencontrant Constantin, jeune capitaine chargé de la garde du prince Ivan, lui dit :

— Que fait ton prisonnier ?

— Il repose.

— A merveille.

Et toi, que fais-tu là ?

— J'attends qu'il se réveille.

— N'as-tu rien entendu cette nuit dans la tour ?

— Ce que vous entendez vous-même nuit et jour :

Le bruit des flots du lac battu par la tourmente,

Et le vent qui gémit sur la grève écumante.

— Rien de plus ?

— Rien de plus.

— Mes gens m'ont assuré

Que sur la plate-forme ils avaient rencontré

Un homme, un pauvre fou, que quelque songe horrible

Entraînait sur les pas d'un démon invisible.

Cet étranger rêveur qui courait dans la nuit...

— C'était moi, gouverneur ; vous êtes bien instruit.

Le gouverneur demande la cause de cette conduite étrange. Constantin lui répond :

— Que voulez-vous ? Le jour j'ai toute ma raison, Et le geôlier du prince est digne de son titre ; Mais dès que la nuit vient, je perds mon libre arbitre. Si je n'étais pas seul !... Mais je ne sais pourquoi Personne ici ne veut rester auprès de moi ; On me laisse, et bientôt la solitude et l'ombre Remplissent mon cerveau de visions sans nombre. Et, tenez, dussiez-vous rire de ma terreur, Je l'ai revu...

— Qui donc ?

— Pierre Trois, l'empereur !

Il agitait dans l'air, par un geste rapide, L'écharpe... vous savez... l'écharpe régicide !...

Elle se déployait, et devint dans ses mains

Un linceul assez grand pour ses huit assassins !

J'ai fui, mais vainement ; et quand dans les ténèbres

Vos gens m'ont rencontré poussant des cris funèbres,

Le spectre impérial, visible pour moi seul,  
Me menaçait encor des plis de son linceul.

Vous savez, sans doute, Mesdemoiselles, que Catherine II, femme de Pierre III, empereur de Russie, sachant qu'elle allait être répudiée, que son fils allait être éloigné du trône et remplacé par Ivan, que la politique de sa tante, l'impératrice Élisabeth, tenait en prison depuis son enfance, Catherine avait fait étrangler son époux. Mais ce que vous ne savez pas, c'est que Constantin s'était par vengeance mis au nombre des assassins, parce qu'un jour de revue, ayant exprimé au czar les plaintes des soldats russes, qui voyaient avec douleur protéger les soldats allemands, Constantin avait été devant tous souffleté par l'empereur du plat de son épée, lui, fait noble au champ d'honneur et libre de naissance ! Depuis la mort du czar, il avait été nommé geôlier du prince Ivan ; mais obsédé par ses remords, il demande sa liberté. « Attends les récompenses de Catherine, lui dit le gouverneur ; » Constantin répond :

Je ne recevrai rien des mains de la czarine ;  
Ses ordres, ses rubans brûleraient ma poitrine,  
Et l'or taché de sang porte toujours malheur.  
Ne me parlez donc pas d'un avenir meilleur ;  
Un seul espoir me reste, un seul bien peut me plaire ;  
Je veux aller mourir près de ma vieille mère.

Le gouverneur annonce à Constantin qu'il ne sera plus seul auprès du prince, la cour envoie un second gardien ; il arrive ; cet officier se nomme Mirowitz. Le gouverneur lui explique ses devoirs, c'est de tuer le prisonnier si ses partisans venaient le délivrer ; mais à la manière dont il élude ce serment, on devine que cet officier est un envoyé des partisans du prince. Mirowitz demande une faveur. De toute sa famille il ne lui reste qu'une sœur dont il était le seul appui ; elle va retourner en Ukraine ; ne pouvant sortir de la forteresse, il désirerait que sa sœur pût venir lui faire ses adieux. Le gouverneur y consent. En ce moment on annonce l'arrivée du feld-maréchal comte de Munich ; et le gouverneur emmène Constantin pour aller le recevoir.

(1) Jean.



Resté seul, Mirowitz va regarder par la fenêtre; apercevant sur le bord du lac une femme à genoux, il lui fait des signes avec son chapeau, referme la fenêtre, et dit en s'arrêtant près de la porte qui mène à la prison d'Ivan :

Cher prince, oh ! si ma voix pouvait percer ce mur  
Et pénétrer au fond de ton cachot obscur,  
Comme sur le grabat où languit ta misère  
Elle irait te chercher, en te disant : Espère !  
Pauvre orphelin royal, que des ordres cruels  
Ont privé, tout enfant, des baisers maternels,  
Toi qui, toujours captif dans cette triste enceinte,  
Ne sais pas ce que c'est que la nature sainte ;  
Élevé dans la nuit quand le jour est si beau,  
Attends ; l'heure s'approche où ton âme ravie  
Connaîtra le soleil, la liberté, la vie,  
Et vainqueur, comme Dieu, de la mort et des fers,  
Tu vas ressusciter aux yeux de l'univers !

Le comte de Munich entre suivi de ses aides de camp et du gouverneur ; il demande à parler au prince, on va le chercher dans son cachot. Le pauvre jeune homme s'avance appuyé sur Constantin... tout le monde s'éloigne en silence...

Resté seul avec Ivan, dont il a été le tuteur, le comte de Munich s'en fait reconnaître et lui dit : Je viens vous proposer la liberté à condition que vous allez jurer

Sur le pain et le vin par un Dieu consacré,  
Sur la croix où pour nous ce Dieu sauveur expire,  
Que vous abandonnez tous vos droits à l'empire,  
Vous dévouant vous-même au plus dur châtement  
Si vous songez un jour à trahir ce serment.

Le prince refuse, il ne veut pas être indigne de ses droits au trône; le comte s'étonne des sentiments de ce pauvre jeune homme, dont toute la vie s'est passée au fond d'une prison; il l'interroge ; Ivan répond : « J'étais malade, je voulais me laisser mourir. Ladislas, mon geôlier, me confie aux soins de Naïm sa fille ; je la prends pour une apparition des cieux, je lui obéis, je reviens à la vie, j'apprends d'elle mon nom, le nom de mes aïeux ; jusque-là j'ignorais Dieu, les arts, les hommes, la nature... Un jour Pierre III entre dans ma prison, il m'appelle son fils, je me croyais sauvé... mais bientôt après des soldats viennent enlever Ladislas et sa fille ; Pierre III ve-

nait de mourir... Depuis l'on m'enferma dans un cachot où le jour ne pénètre jamais. » Munich conduit le jeune prince sur la plate-forme de la forteresse, et quand le prisonnier s'est enivré de l'air du ciel, des parfums de la terre, il lui dit :

Le peuple vous oublie, imitez son exemple.  
Qu'est-ce qu'un roi sans trône ? une idole sans temple.  
Renoncez sans scrupule à des droits dangereux ;  
Le premier des devoirs pour vous, c'est d'être heureux.

Puis comme Ivan résistait encore, il lui parle de Naïm, dont, en changeant de nom, il pourrait être l'époux dans un pays étranger... Le jeune homme ne résiste plus, il accepte la liberté.

De retour dans la salle, le prince, appuyé sur la fenêtre, rêvait au sort nouveau qui l'attendait... Mirowitz amène Naïm et se retire. A la vue de celle qu'il aime, Ivan ne craint plus de malheur. Il lui apprend qu'il est libre à condition qu'il renoncera à ses droits. Naïm le désapprouve, car elle est envoyée par les partisans du prince afin de le prévenir qu'ils vont l'enlever dans la nuit pour lui rendre son trône. « Craignez la clémence de Catherine, lui dit-elle ; ici le peuple veille sur votre personne, mais en quelque pays que vous soyez, Catherine pourra sans crainte se débarrasser de vous ; elle a bien ordonné la mort du czar parce qu'il vous léguait le trône !... — J'ignorais ce forfait, » s'écrie Ivan, qui ne veut plus de la liberté que lui offre Catherine, et se hâte de placer son nom au bas de la liste de ses partisans.

Mirowitz accourt annoncer à Naïm qu'un orage se forme, qu'il faut qu'elle se hâte de repasser le lac pour aller rejoindre les conjurés. Naïm s'éloigne, conduite par Mirowitz, alors le comte de Munich vient chercher le prince pour qu'il prête son serment ; mais Ivan répond : « Le sang de Pierre III n'est pas vengé... que ses assassins soient punis... j'abdiquerai ; » puis il rentre dans sa prison, et le comte, ne sachant qui a pu dévoiler cet odieux mystère, suit le prince, espérant le faire revenir à ses premiers desseins.



Le gouverneur était trop occupé de ses propres affaires pour savoir ce qui se passait; car au lieu de la récompense due à ses services, il vient de recevoir du comte Orlof, favori de la czarine, l'ordre de quitter la forteresse. Dans son dépit, il errait au bord du lac, lorsque voyant un bateau sur la rive, il s'en approche, et, sous le costume d'un batelier, reconnaît un des anciens serviteurs de Pierre III. Aux questions du gouverneur, cet homme se trouble, et répond qu'il attend la sœur d'un officier qu'il a amenée la veille; puis, malgré l'orage, il s'élance dans sa barque et se sauve à toutes rames. Le gouverneur, soupçonnant qu'il se forme quelque complot, rentrait à peine dans la forteresse, lorsque les gardes lui amènent une jeune fille qu'ils ont trouvée sur le rivage. C'est Naïm, que le batelier a abandonnée. Le gouverneur l'interroge; elle est calme; il prononce le nom d'Ivan. « Ce nom t'émeut, » lui dit-il; elle répond :

— Et pourquoi le nier?

N'est-il pas orphelin? n'est-il pas prisonnier?

— Tu révéres en lui l'héritier légitime?

— J'honore le malheur; depuis quand est-ce un crime?

— Votre complot est découvert, reprend le gouverneur; nommez les conjurés? — Je ne les nommerai pas. — Le gouverneur réfléchit, puis il montre à Naïm l'ordre qui le révoque. Naïm alors lui dévoile les forces des conjurés; leur or a gagné les soldats de la forteresse, le gouverneur n'aura qu'à fermer les yeux... Il accepte cette occasion de se venger d'Orlof, rend la liberté à Naïm, qu'il fait sortir par un passage secret dont il lui remet la clef, et descend chez son prisonnier. « Je sais tout, prince, lui dit-il, je viens vous offrir mon dévouement. Si vous réglez, ajoute-t-il, n'attirez pas l'œil de la justice sur les derniers moments de Pierre III. — Le czar m'appelait au trône, et c'est pour moi qu'il a été étranglé, reprend le prince; ses assassins mourront... je ne veux être libre et régner qu'à ce prix. » A ces mots, le gouverneur, qui est un des assassins, se hâte de quitter le prince, arrive

à Saint-Petersbourg, dévoile à Catherine le complot, et revient dire à Constantin le résultat de son voyage. « Je comprends, répond le geôlier, c'est la mort d'Ivan! — Tu es nommé gouverneur de l'Ukraine; mérite cet honneur, et songe à ton serment. — Je m'en souviens! J'ai juré de tuer le prince si on venait pour l'enlever... mais,

N'attendez pas de moi ce service effroyable.

Vous savez quel secret cachent mes insomnies;

Je vous ai dit pourquoi j'ai la vie en horreur,

Je vous ai dit pourquoi la nuit me faisait peur.

Alors un fantôme s'élève;

Il me montre son cou par nos ongles meurtri;

De sa bouche écumante il sort un faible cri,

Et sur l'affreux bandeau qui ceint son front livide

Je lis en traits de feu : Malheur au régicide!

Ah! ne redoublez pas ce spectacle odieux!

Un spectre est déjà trop, ne m'en donnez pas deux.

Je refuse vos dons qui sont le prix du crime.

Allons, répond le gouverneur, Ivan vivra, il régnera. On va déterrer le corps du czar, on t'interrogera devant lui; toi qui trembles devant son ombre, tu avoueras ton crime. Tu connais ton sort?...

— C'est la mort, taisez-vous.

— C'est bien pis que la mort!

Cent fois tu l'as bravée au milieu des batailles;

Mais voir sur un brasier palpitier ses entrailles,

Et, qui sait! vivre encor quand des bourreaux joyeux

En jeteront la cendre aux quatre vents des cieux...

— Cet homme ou ce démon ne veut donc pas se taire?

— Je ne te parle pas du destin de ta mère...

— C'en est trop!

— Et pourtant Dieu sait s'il est cruel!

Sur sa maison détruite on sèmera du sel;

Son nom sera maudit, sa vieillesse flétrie!

Elle ira terminer ses jours en Sibérie.

— Ma mère!

— C'est la loi; nul n'y peut échapper.

Elle meurt, et par toi...

— Je suis prêt à frapper!...

La voix d'Ivan se fait entendre; il s'approche en appelant Mirowitz; le gouverneur et Constantin s'éloignent, et Naïm entre par la porte secrète. « Prince, marchons! dit-elle à Ivan, vos amis vous attendent. — Mais ils devaient venir les armes à la main? — Je n'avais pas alors la clef de cette porte. Ils vont pour descendre!... la porte est fermée... ils sont trahis! » Ah! s'écrie Naïm en tombant



à genoux, qu'est devenu mon père, ses amis?... Sans doute ils sont morts en combattant. » Ivan ouvre la fenêtre. « Viens! dit-il à Naïm! viens écouter, viens voir!

Un bruit confus de pas rétentit sur les grèves;  
L'ombre s'emplit au loin de flambeaux et de glaives..  
Ce sont eux, plus de doute... »

On entend au dehors : « Vive Ivan VI! »

Tombez, murs odieux! Mon père, hâte-toi!  
Longs jours à l'empereur!

crie Naïm en s'inclinant devant le prince. Constantin entre; Naïm se cache derrière un pilier. « Prince Ivan, dit le géolier, suivez-moi. — Je le puis sans danger? — Ne le suivez pas! s'écrie Naïm en se montrant; c'est un des assassins de l'empereur. — Es-tu coupable de ce crime? — Marchons! dit Constantin. — Réponds d'abord. — Eh bien!... je suis coupable. — Loin de moi, meurtrier! — Prince, avant de dormir vous plaît-il de prier? » ajoute Constantin, tirant son épée du fourreau. « Frappe au cœur, je suis prêt. » On entend au dehors : « Vive Ivan VI! » Constantin, l'épée haute, s'avance sur le prince. « Ah! mourir en ce moment, » dit Naïm; puis s'adressant à Constantin, elle lui crie :

— Arrête! le vois-tu qui vient de se dresser?

— Qui donc?

— Toutes les nuits de sa sombre demeure  
L'ombre de Pierre Trois s'élance à la même heure.

— Tu mens!

— Il cherche ici celui qui l'immola.

— Je te dis que tu mens.

— Je te dis qu'il est là!...

Il se tient devant nous immobile et livide.  
Reconnais à ses flancs l'écharpe régicide...

Ah!... tu le vois enfin! Spectre auguste et vengeur,  
Frappe ton meurtrier, défends ton successeur!

— Czar ou démon, c'est trop! il faut rompre la chaîne;  
Il faut... enfer! où suis-je?... »

Constantin chancelle; Naïm, qui épie ses mouvements, lui arrache son épée, et la présentant à Ivan : « Sire, défendez-vous! — Au secours! » s'écrie Constantin. Ivan lui dit froidement :

Misérable! crois-tu que j'en veuille à tes jours?  
Ne tremble pas! ce fer que ma main purifie,  
Je le souillerai trop en l'arrachant à vie.

Puis il s'écrie :

Au rempart! au rempart! c'est là qu'on nous attend!

C'est là que mes amis meurent en combattant.  
Allons, justifiant l'ardeur qui les inspire,  
Retremper devant eux mes titres à l'empire.  
Je puis trouver la mort au milieu du combat,  
Mais ce sera la mort du czar et du soldat!  
Naïm, tu m'as rendu ma couronne usurpée,  
Je règne maintenant : mon sceptre est cette épée!

Il sort en entraînant Naïm, mais Constantin, resté sous le pouvoir du spectre, lui demande ce qu'il décide de son sort, et répète ce que ses remords lui dictent.

..... Il faut qu'au point du jour  
On trouve mon cadavre au pied de cette tour?  
J'obéis! Que l'enfer prenne enfin sa victime!  
Marche! accompagne-moi jusqu'au bord de l'abîme.

Puis il s'échappe pour aller exécuter lui-même son arrêt.

Le comte de Munich, sachant que ses fils étaient du complot, les avait rejoints; il arrive suivi des soldats et des conjurés, et s'inquiète de ne pas voir le prince; Mirowitz, prisonnier jusqu'à ce moment, ne peut savoir ce qui se passe... le gouverneur se présente. « La force est dans nos mains, lui dit le comte de Munich; qu'on nous rende le czar! — Vive Ivan VI, s'écrie Mirowitz, qu'on nous rende le czar! » Sur un signe du gouverneur les soldats qui l'accompagnent s'écartent... et l'on voit une civière sur laquelle est étendu le prince Ivan; Naïm est à genoux devant lui; Ivan est mort!

« J'ai fait mon devoir, » dit froidement le gouverneur. « Frappons son assassin, » s'écrie Mirowitz... Munich l'arrête, et dit à ses soldats :

..... Bas les armes!  
Enfants! sur ce martyr ne versons que des larmes!  
Allez, dispersez-vous! Sans rival désormais,  
Catherine triomphe et va régner en paix.  
Laissez-la sur ce trône acquis par tant de crimes :  
Dieu, l'avenir, son fils, vengeront ses victimes.

Mirowitz brise son épée.

C'est ainsi, Mesdemoiselles, que finit ce drame touchant, dont je n'ai pu vous citer que quelques-uns des beaux vers; mais ils suffiront pour vous donner une idée du talent et du style de l'auteur.

M<sup>me</sup> J. J. FOUQUEAU DE PUSSY.



Beaux-Arts.

SALON DE 1842.

Premier article.

Décidément les maîtres n'envoient plus leurs tableaux à l'exposition annuelle. M. Ingres garde dans son atelier un portrait de Chérubini, qui est un chef-d'œuvre. M. Ary Scheffer n'a point fait porter au Louvre le tableau de la Mort de Faust, dont on fait le plus grand éloge. Il y a trois mois on allait admirer, rue Grange-aux-Belles, la Mort de la fille du Tintoret, par M. Léon Coignet. A côté de ces déserteurs volontaires, placez MM. Paul Delaroche, Horace Vernet, Ziegler, retenus par des travaux importants, et vous comprendrez que chaque année les expositions offrent moins d'enseignements aux jeunes peintres, et doivent moins exciter même leur émulation, en quoi, ce me semble, elles s'écartent du but de leur institution.

Parce que de jeunes talents occupent presque exclusivement la lice, il ne faut pas croire cependant que le Salon soit dénué d'intérêt : Dieu merci, la louange tiendra encore plus de place que la critique dans mes articles sur l'exposition. Je vais pourtant commencer par blâmer quelques-uns de nos artistes de ce qu'ils ont choisi des sujets impossibles à traiter. Comment, en effet, excuser M. Appert d'avoir représenté Néron soulevant le voile dont est couvert le cadavre de sa mère Agrippine, assassinée par son ordre ? J'en dirai autant de l'horrible boucherie des femmes franques, attachées à des cavales indomptées, qui les brisent sur des rochers. On s'est récrié contre l'horreur qu'inspirent les martyrs reproduits par l'école espagnole ; quelle différence entre eux et ce tableau de M. le Poite-

vin ! ce qu'il y a de sublimité dans les tortures souffertes pour la foi, et la béatitude qui attend les saints, font diversion aux supplices et aux bourreaux.

Pour d'autres raisons, je critiquerais les sujets choisis par MM. Viardot et Frenet. Le premier a fait un tableau de Damoclès : c'est bien rebattu, en vérité ! Le second a traité la transfiguration. La transfiguration ! quel frisson a dû saisir M. Frenet lorsqu'il a tracé les premières lignes sur sa toile ! comment ne s'est-il pas dit qu'il y a des œuvres qui se copient éternellement, mais ne se reproduisent jamais ? Pour en finir avec la critique, je demanderai à M. Fragonard pourquoi sa femme chrétienne, qu'il a livrée aux bêtes féroces, est couchée la figure dans la poussière et ne nous montre que son dos. Les peintres anciens en usaient autrement, et les yeux d'un martyr élevés vers le ciel donnent plus de pensées religieuses que la griffe d'un lion prête à déchirer un flanc palpitant : ce sont là des académies, mais non des tableaux de piété. A côté des reproches, il faut maintenant placer des éloges. Je commencerai par le tableau de mademoiselle Muller : une sainte Victoire représentée avec les attributs de son supplice, et dans lequel on retrouve toutes les qualités désirées dans un tableau de piété.

Madame BRUNE : *La fille de Jaire.*

Jésus ayant dit au chef de la synagogue : « Croyez ! votre fille vivra, » entra dans la chambre où reposait le corps de l'enfant ; il écarta tous les serviteurs qui s'occupaient des funérailles, ne gardant que Pierre, Jacques et Jean, avec le père et la mère de la morte ; il s'approcha du lit, et dit : « Ma fille, levez-vous ! » Elle se leva aussitôt. A la voix du Messie, son âme était revenue habiter son corps.

Quel magnifique sujet de tableau ! et que madame Brune a bien fait de le choisir ! il convient parfaitement à son talent. Le cœur d'une femme, d'une mère, devait comprendre, mieux que tout autre, la grandeur



de ce miracle, et les transports qu'il excite.

M. SIGNAL. — *La Femme adultère.*  
*Madeleine repentante.*

Le souvenir des tableaux des grands maîtres produit deux effets différents sur les peintres appelés à traiter les mêmes sujets; il aide par l'étude ou il gêne par la comparaison : c'est ce qui est arrivé à M. Signal pour la Femme adultère. Voulant éviter de se rencontrer avec le Poussin, il a placé son action un moment après celui choisi par ce maître. Les accusateurs se sont retirés confondus par cet admirable plaidoyer : « Que celui d'entre vous qui est sans péché jette la première pierre. » La coupable est seule aux pieds de son Sauveur, elle attend qu'il lui dise : « Allez, et ne péchez plus. » La figure et la pose du Christ sont traditionnelles; mais celles de la femme ont le défaut d'être douteuses; est-ce confusion, surprise ou repentir, qui la tient ainsi courbée vers la terre? on ne le sait pas.

M. Signal a été plus heureux à mon sens dans son tableau de Madeleine repentante; il n'y a qu'une figure, mais elle est belle. Agenouillée devant le signe de la rédemption, couverte de ses beaux cheveux, qui ont essuyé les pieds du Sauveur, elle pleure sans ostentation, sans préoccupations étrangères aux regrets de sa jeunesse perdue dans le tourbillon de coupables plaisirs; sa douleur n'est pas la douleur théâtrale de la Madeleine de Lebrun, arrachant avec dépit ses perles et ses parures. Ce n'est pas la douleur coquette et insouciant de la Madeleine du Guide, ne nous montrant qu'une larme égarée sur sa belle joue fleurie. C'est encore moins le repentir famélique de tant de Madeleines qui semblent prêtes à expirer de faim plutôt que de douleur. C'est vraiment la chrétienne au pied de la croix, attendant son salut de la miséricorde divine. Une chose remarquable, c'est que l'école ancienne, si supérieure à la nôtre en croyance et en sentiments reli-

gieux, comprenait, je crois, moins bien l'expiation de la Madeleine pécheresse.

Feu BOUCHOT. — *Le Repos en Egypte.*

Bouchot vient de succomber à une maladie de poitrine, à l'âge où le talent a acquis toute sa maturité. On a de lui plusieurs compositions historiques d'un grand mérite; mais aucune ne le fait autant regretter que le tableau inachevé exposé cette année au Louvre.

Cette belle esquisse est de forme ovale et de grandeur à convenir à un oratoire. Saint Joseph et la Vierge Marie sont vus à mi-corps : ces deux figures sont d'une beauté remarquable. Elles dorment : leur repos est plein de calme. Jésus seul veille; il est en pied : cette pose s'explique par celle des genoux de sa mère, de dessus lesquels il s'est laissé glisser. *L'Enfant-Dieu songe à sa mission*, dit la notice. Selon notre foi, Jésus a été, hormis le péché, soumis à la loi commune dans sa naissance, dans sa vie, dans ses souffrances, dans sa mort, et je ne vois en aucun livre saint que l'enfance du Christ ait été autre que celle des autres enfants, avant qu'il soit allé s'asseoir dans le Temple parmi les docteurs de la loi. Mais à quoi pensé-je d'élever une discussion théologique à propos du livret du Salon? Un artiste, très-bon chrétien du reste, est bien le maître de s'inspirer comme s'inspirent les poètes. Ce qui importe ici, c'est la manière dont il a rendu son sujet. Sous le rapport de l'art, on ne saurait trop admirer la figure de la Vierge; les lignes en sont d'une pureté raphaëlesque, et le sentiment religieux, ce flambeau vivifiant de l'art chrétien, se fait sentir dans les moindres détails. On y retrouve aussi le culte de la beauté, cette seconde religion du peintre. Le saint Joseph, hardiment posé, a moins d'originalité; sa tête est modelée sur un type en quelque sorte reçu; ce ne peut pas être un autre que saint Joseph; mais c'est le saint Joseph de tout le monde, bien dessiné et bien peint. L'enfant Jésus laisse plus à dé-



sirer : cela s'explique ; cette figure était la moins avancée des trois, ainsi que le témoignent les traces de ce crayon blanc arrêté par la mort dans les mains de l'artiste. Que de réflexions graves et tristes excitent ces traits suspendus, pour ainsi dire ! avec quelle inflexibilité la cruelle se joue de nos projets, de nos travaux, de nos désirs ! elle frappe quand elle veut frapper ; nous le voyons tous les jours, et chacun de nous se flatte d'être oublié.

M. GIGOUX. — *Saint Philippe guérissant les malades.*

M. Gigoux s'est longtemps livré à la fougue de son génie, et, nous devons le dire, ses compositions passablement excentriques n'ont pas toujours été comprises. Lassé sans doute de voir ses inspirations appréciées seulement par un petit nombre d'amis, il s'est placé cette fois sur le chemin battu ; mais on s'aperçoit devant son saint Philippe, qu'alors même qu'un homme rempli de talent se résigne à faire le tableau de tout le monde, il trouve encore le moyen de l'exécuter avec verve et originalité. D'ailleurs, c'est un épisode singulièrement dramatique, que celui de ces deux jeunes filles de l'apôtre, accompagnant leur père dans ses prédications aux gentils de l'Asie-Mineure, et assistant à ses miracles ; quand on songe surtout que plus tard elles doivent s'associer à la gloire de son martyre, comme elles se sont associées à ses travaux apostoliques.

M. Auguste MOYNIER. — *Ecce homo.*

Ce jeune artiste est en progrès. Ce beau corps est vivant ; il souffre. Ce tableau serait bien placé dans la chapelle gothique d'un de nos vieux châteaux.

M. Henri SCHEFFER. — *Jésus chez Marthe et Marie.*

Vous savez toutes, mesdemoiselles, comment Jésus étant venu dans la maison du

Lazare, les sœurs de cet ami du Seigneur s'empressèrent à le bien recevoir, chacune selon son caractère : Marthe, active ménagère, s'occupa du repas ; elle voulut que dans la salle du banquet tout prit un air de fête digne d'un tel hôte. Marie, au contraire, assise aux pieds du Sauveur du monde, contempla sa face, et recueillit sans en rien perdre le trésor de sa parole. Marthe s'indigna de cette conduite ; mais lorsqu'elle vint reprocher à sa sœur son inaction, Jésus-Christ défendit Marie, et dit : Celle-là choisit le bon lot, qui néglige les choses de la terre pour se nourrir de l'esprit et de l'amour du Seigneur. Le moment représenté par M. Scheffer est celui où Jésus répond à Marthe. Marie est encore en contemplation devant son divin maître. Marthe demeure surprise d'être blâmée, quand elle croyait s'attirer des éloges pour son zèle. La figure du Christ exprime toute la douceur de cette admonestation paternelle adressée à sa servante dévouée.

Ce tableau, de la dimension de ceux qu'on nomme de cheval, est la perle de l'exposition de 1842 : c'est l'habitude de l'artiste. Puisse-t-il ne jamais abandonner le Louvre !

M. EUGÈNE ISABEY. — *Embarquement du cercueil de l'empereur.*

Le sujet de ce tableau me l'a fait placer parmi les peintures historiques, au lieu de le réserver pour l'article consacré aux paysages et aux marines, où le classait naturellement le nom de son auteur. Mais même en présence de l'Océan, le cercueil de l'empereur ne peut être un accessoire ; l'artiste l'a pensé le premier. La mer disparaît sous les embarcations, et ce coffre voilé d'un crêpe est ce que l'on remarque tout d'abord : cette pensée est grande, et le nom de M. Isabey dit assez de quelle manière elle a été rendue.

M<sup>me</sup> ALIDA DE SAVIGNAC.



Correspondance.

Le vent, la pluie, la neige et la grêle ont beau dire et beau faire, nous sommes au printemps : l'almanach nous l'annonce... Aussi je ne rêve plus que parterres fleuris, bois silencieux et sombres, petits ruisseaux courant à travers les prairies, et visites dans les châteaux de la Brie, de la Normandie ou de la Beauce. Mais comme les demoiselles ne peuvent pas toujours se promener, que nos mères, en faisant leur whist le soir, aiment à nous savoir auprès d'elles, et que, pendant ce temps, nos frères et nos cousins s'ennuient, nous avons formé le projet, mes amies et moi, lorsque nous nous trouverons réunies à la campagne, de faire des charades en action. Je te conseille ce jeu. Tu dois y avoir des succès, car il exige ce que tu possèdes, de l'esprit, de l'instruction, de l'intelligence enfin. Je ne te conseille pas de t'attacher à l'orthographe, mais au son des mots. Voici de quelle manière nous comptons exécuter les charades que nous avons choisies.

Champion (*chant-pion*). Pour *mon premier*, un domestique en grande tenue viendra distribuer aux spectateurs le programme d'un concert dont les exécutants auront ajouté à leur nom un *ni* ou deux. Le piano placé au milieu du salon, chaque artiste viendra en grande toilette, conduite par son accompagnateur, faire sa révérence, et jouer ou chanter son morceau. Pour *mon second*, une cloche se fera entendre; des écoliers se précipiteront en tumulte dans le salon; un jeune homme à l'air triste et grave se tiendra à l'écart; il réglera leurs jeux, apaisera leurs querelles, et pour récompense, ils lui feront la grimace, ils lui enverront des boules de papier dans le dos. La cloche se fera de nouveau entendre, et le jeune homme à l'air triste

et grave reconduira en classe ses écoliers. Pour *mon tout*, deux soldats vêtus d'une blouse bleue serrée à la taille par une ceinture de cuir, coiffés d'une casquette à visière, armés d'un long bâton en forme de lance, viendront déployer un paravent, et placer des chaises derrière; ils formeront ensuite un carré avec des chaises, et sonneront de la trompette. Alors arrivera le roi, vêtu d'une robe de chambre éclatante, ayant sur la tête une couronne de papier d'or découpé en dents de loup; sur les épaules, un tapis de table attaché par deux de ses coins. Sa longue barbe sera formée d'un morceau de satin noir taillé en pointe, que l'on aura effilé du bas, et dont, avec des pains à cacheter, on aura collé le haut sous la lèvre inférieure; il tiendra dans sa main droite un bâton long de cinquante centimètres, dont un des bouts sera appuyé sur sa hanche (avec un peu de bonne volonté, ce sera la main de justice). Les juges du camp le suivront vêtus de couleurs plus sombres, et sans manteau ni couronne; puis les dames de la cour, en costume moyen âge (nous n'aurons qu'un voile à ajouter à notre costume ordinaire). Le roi, les juges et les dames de la cour, iront monter sur les chaises placées derrière le paravent, de manière à ce que leur corps dépasse. Alors les trompettes sonneront de nouveau; deux soldats amèneront la reine Idamire, vêtue de blanc, les cheveux épars, les mains liées, et recouverte d'un long voile noir. Elle ira se placer à gauche de l'estrade royale. Les trompettes sonneront encore; mais cette fois d'une façon lugubre; elles annonceront le chevalier accusateur. Il sera vêtu d'une blouse sombre serrée aussi à la taille par une ceinture de cuir; une casquette noire, à visière, ornée de plumes noires, un bouclier fait d'une feuille de carton légèrement recourbée, à travers laquelle on aura introduit deux rubans, l'un dans le haut, l'autre dans le bas; les bouts de ces rubans auront été ensuite cousus en dessus du bouclier, laissant en dessous assez



de place pour y passer le bras et le poignet. Ce bouclier, recouvert d'un papier bronzé, portera des armes ou une devise que je laisse à ton choix. Le chevalier aura une écharpe nouée en sautoir, une lance, une épée de bois passée dans sa ceinture, et un couteau-à-papier, en manière de poignard; il ira se placer en face de la reine Idamire, *femme malheureuse, innocente, et persécutée*. Les trompettes sonneront encore (cela fait très-bien); alors un des juges du camp lira l'acte d'accusation de la reine (je laisse le crime à ton choix); puis un autre juge demandera s'il est un chevalier qui veut combattre pour Idamire... Personne ne se présentant, il renouvellera une fois, deux fois sa question..... Il serait prêt à dire : *Condamnée!*... Un jeune chevalier, ayant sur la poitrine une croix en papier rouge, accourt, salue le roi, la reine; et jette son gant au nez du calomniateur qui le ramasse... ce n'est pas le nez qui ramasse le gant, c'est le calomniateur... Alors les soldats ôtent une chaise, c'est-à-dire ouvrent la lice, et le combat commence. Idamire lève ses beaux yeux au ciel, ne pouvant y lever ses beaux bras... Le ciel protège l'innocence : le chevalier croisé est vainqueur à la lance, à l'épée; il terrasse son adversaire, tire son poignard, le lui met sur la gorge... le traître crie : *Merci!* c'est-à-dire : *Grâce!* et confesse qu'il a menti méchamment. Aussitôt les soldats détachent les liens d'Idamire, et s'en servent pour garrotter le calomniateur. En ce moment, le chevalier relève la visière de sa casquette... Idamire reconnaît son frère, qu'elle croyait mort en Palestine. Tous deux tombent aux pieds du roi. Le roi pardonne gracieusement à la reine d'avoir voulu la faire brûler vive; on joue une marche sur le piano, et le cortège défile aux justes acclamations des spectateurs.

Je livre à ton intelligence les mots *Vincennes* (*vin-scène*) : *mon premier* : les vendanges; *mon second* : une scène de voleurs; *mon tout* : le siège de Vincennes en 1814, lorsque le gouverneur, sommé de se ren-

dre, suspend au haut des murs de la citadelle (représentée par le paravent) un cheval de bois ayant dans la bouche une botte de foin, et répond aux assaillants « qu'il ne se rendra que quand ce cheval aura mangé son foin. » Ici, que ton frère n'oublie pas les roulements de tambour.

Tourmente (*tour-mante*). Madame de Marlborough, triste et dolente, ayant prié dans son oratoire, monte à sa tour *si haut qu'elle peut monter*, c'est-à-dire sur une chaise (toujours derrière le paravent). Alors viendra *son page tout de noir habillé*; il serait bon que le piano jouât l'air de Marlborough. Madame reprendrait la complainte en cet endroit :

Beau page, ah! mon beau page,  
Miron-ton miron-ton miron-taine;  
Beau page, ah! mon beau page,  
Quell' nouvelle apportez ? (*ter.*)

Le beau page répondrait :

Aux nouvell's que j'apporte,  
Miron-ton miron-ton miron-taine,  
Aux nouvell's que j'apporte,  
Vos beaux yeux vont pleurer (*ter*),

et achèverait la complainte. — Une jeune Espagnole et sa duègne, toutes deux couvertes de leur mante, vont entendre le salut dans un couvent voisin; elles sont remarquées par des brigands qui les guettent au retour. Ils veulent les enlever; à leurs cris les moines du couvent accourent; les voleurs se sauvent et n'emportent que les mantes de ces dames. — Un bâtiment est en danger; le vent siffle, le tonnerre gronde... le capitaine commande la manœuvre avec un porte-voix; les femmes sont en prières, les passagers aident aux matelots, on tire le canon d'alarme, on fait des signaux... enfin les marins crient : « Terre !... le bâtiment est sauvé ! » Il suffit de se réunir au milieu du salon, d'imiter par le balancement du corps le roulis d'un bâtiment battu par les vagues; le piano se chargera du vent, du tonnerre et du canon d'alarme.



Hallebarde (*halle-barde*). De jeunes marchandes se promènent avec leur éventaire ; l'une crie : *Un sou l'tas*, ou plutôt *cinq centimes l'tas* ! ce sont des pommes. *A la barque ! à la barque !* ce sont des huîtres. *I'brûlent ! i'brûlent !* ce sont des marons. Des porte-faix se querellent, des gendarmes viennent qui emmènent en prison et battants et battus. — Un chef écossais est à table avec sa femme, ses filles, ses voisins et ses serviteurs. Un barde vient demander l'hospitalité ; le chef l'engage à prendre part au festin, et le barde, pour remercier son hôte, chante, en s'accompagnant de sa harpe, la gloire et les exploits des héros morts sur le champ de bataille ; alors tous les guerriers se lèvent en tumulte et demandent leurs armes. — Une noce de village, le violon en tête, et le suisse marchant gravement avec sa hallebarde, dont il frappe sur les pieds des passants curieux.

Pincette (*pain-sept*). Une promenade publique ; des dames, des demoiselles, de riches messieurs passent devant un vieillard aveugle conduit par une petite fille en guenilles (Si l'on pouvait avoir un caniche, je suis sûr qu'il jouerait son rôle avec plaisir.) La petite fille, en l'absence du caniche, tendrait un gobelet de fer blanc et demanderait un sou pour avoir du pain. — Les sept sages de la Grèce viennent l'un après l'autre dire leur nom ou leur maxime favorite. — Des demoiselles et des jeunes gens jouent à la pincette.

Morphée (*Maure-fée*). Desdémone a de tristes pressentiments. Elle fait sa prière ; son mari, le Maure Othello, entre, tenant à la main le mouchoir dérobé à Desdémone et qu'il l'accuse d'avoir donné. Dans son aveugle jalousie, il prend sa femme par les cheveux ; elle s'échappe, il la poursuit ; effrayée, elle se jette sur son lit ; Othello lui met l'oreiller sur la figure et l'étouffe. — Cendrillon fait la toilette de ses sœurs ; elles partent pour le bal du prince Mirli-flore. Cendrillon se met tristement à souffler son feu... Sa marraine arrive... Tu sais

tes contes, je n'ai pas besoin de te dire ce qui se passe entre la fée et sa filleule. — Un bal ; quatre heures sonnent, les invités se retirent, les domestiques éteignent les lustres ; le maître et la maîtresse de la maison, fatigués, tombent sur des fauteuils, les domestiques sur des banquettes.... Morphée, le dieu du sommeil, entre doucement ; de ses deux mains il tient des touffes de pavots qu'il secoue sur leur tête... ils s'endorment... Ne dis ces charades à personne, ma chère, ceci est entre nous. Mais c'est assez nous occuper de nos plaisirs ; ramène toute ton attention sur nos travaux de femme ; j'en ai besoin pour t'expliquer notre planche IV.

Le n° 1 est la suite de l'alphabet majuscule.

Le n° 2 est le dessin d'un rond de bonnet d'homme, qui se fait en velours noir et se brode en lacets d'or. On fait aussi ce bonnet en casimir noir ; alors on brode ce dessin en soutache que l'on coud sur le casimir, en faisant sur cette soutache, à un centimètre de distance l'un de l'autre, un rond formé par cinq ou six points de soie flauche d'une couleur opposée à la soutache ; si celle-ci est rouge, verte ou bleue, la soie flauche pourrait être noire, rouge ou jaune.

Le n° 3 est une partie du dessin du bandeau qui se brode de même que le fond, on place ce dessin au bas de la forme de ce bonnet.

Le n° 4 est ce bonnet ; tu peux faire le gland toi-même. Pour le bonnet de velours brodé en or, c'est une masse de fils d'or repliée en deux. Tu prends un bouton plat, en bois, tu le couvres de velours noir ; à partir du milieu, tu recouvres ce velours de ganse d'or que tu tournes en rond ; en passant un fil au travers de ce bouton, tu y couds la ganse d'or qui passe au milieu du gland, et tu couds ce bouton au milieu du fond du bonnet.

Si le bonnet est en casimir noir, brodé en soutache rouge, arrêtée par de la soie flauche noire, le bouton sera couvert



en casimir, puis en soutache, et le gland sera formé d'une masse de cordonnet noir représentant la troisième partie du gland, et la quatrième sera en cordonnet rouge; le tout mêlé ensemble.

Le n° 5 est un coffre à bois. On commande au layetier une petite caisse de sapin, selon l'espace que l'on a de libre au près de sa cheminée et selon la longueur du bois que l'on brûle. Si on le fait scier en deux traits, ce qui rend trois morceaux longs de 40 centimètres chaque, le coffre sera profond de 40 centimètres, haut de 50 et large de 60. On fait des bandes de tapisserie, on les coud à des bandes de velours, excepté du dessous, on couvre entièrement la boîte par cette tapisserie que l'on cloue avec des clous dorés. Les domestiques remplissent ce coffre le matin en faisant la chambre; la maîtresse de la maison n'a plus qu'à lever le couvercle et à prendre un morceau de bois. Cela évite bien des coups de sonnette et des allées et venues.

Le n° 6 est un coin de mouchoir dont les dessins se continuent tout autour. Ce mouchoir se brode en application sur tulle de Bruxelles et se garnit d'un picot. Avec ce seul dessin tu peux en faire trois différents: 1° en l'exécutant ainsi que ce modèle; 2° en ne faisant que le dessin du bas; 3° en ne faisant que le dessin du haut. Si tu choisis ce dernier dessin, ne fais pas la boule qui se trouve au bas de cette espèce de grenade qui forme la pointe de la corne.

Le n° 7 est le dessin d'un coin de mouchoir qui, comme tu le vois, ne se continue pas, mais alors se répète à chaque coin. Ce dessin se brode au plumetis; on l'encadre de jours, et on le garnit d'une Valenciennes.

Le n° 8 est une manchette à la Bassompierre. On plie en deux un morceau de tulle, de manière à ce qu'il ait 3 centimètres de haut; on y coud, froncés, 50 centimètres de Valenciennes, haute de 5 à 6 centimètres. Cette manchette s'attache sous la manche avec un bouton et une bou-

tonnière; on rabat la manche sur le tulle, et la dentelle couvre la main. Ceci est une manchette de petite maman; mais elle convient encore mieux aux grand-mamans, qui n'ont plus la main assez grasse. Pour nous, une dentelle haute de 3 centimètres suffit; il n'en faut plus alors que 30 centimètres de long.

Le n° 9 est une agrafe formée de petits rubans. Cette agrafe s'attache avec une épingle d'or des deux côtés de la tresse de derrière et retombe sur le cou, ou bien elle sert à cacher l'endroit où se forment les Berthes. On peut donc porter à la fois trois de ces agrafes. Pour une, il faut 180 centimètres de ruban large de 2 centimètres. Coupe 4 centimètres de ce ruban, plie-le en deux, arrondis-le en repliant en dedans les quatre cornes. Coupe un morceau de ruban long de 25 centimètres, formes-en une boucle, couds-la sur le rond de ruban. Coupe trois morceaux longs de 20 centimètres chaque, couds-les de même. Coupe deux morceaux de 15 centimètres chaque, couds-les de même. Coupe six morceaux de 9 centimètres chaque, couds-les de même. Il te reste un morceau de ruban long de 7 centimètres à peu près, il te servira pour cacher l'endroit où les boucles sont cousues. Ce ruban se coud à l'envers, sur l'agrafe, et rabat en dessous de l'agrafe.

Le n° 10 est une rosette pour bonnets. Ces rosettes remplissent le vide que la dentelle fait en tournant des deux côtés des joues. Pour une, il faut 80 centimètres de ruban large de 4 centimètres. Coupe 3 centimètres pour en former un rond semblable au précédent; coupe quatre morceaux longs de 10 centimètres chaque; couds-les sur le rond du ruban; coupe quatre autres morceaux longs de 8 centimètres, que tu couds encore sur le rond; il te restera 5 centimètres pour cacher l'endroit où les quatre boucles sont cousues. Ce ruban, cousu d'abord à l'envers, se rabat ensuite sur la rosette.

Le n° 11 est une autre espèce d'agrafe;



il faut 95 centimètres de ruban large de 2 centimètres ; coupe 4 centimètres pour en former un rond. Coupe deux rubans longs de 8 centimètres, deux de 10, deux de 12, deux de 14 ; couds-les sur le rond de ruban, dans l'ordre que t'indique le modèle ; il te reste 3 centimètres pour cacher l'endroit où ces boucles sont cousues. Ce ruban se coud comme celui de l'agrafe n° 9.

A présent, à nos figurines. Commençons par la sœur aînée : *A tous seigneurs, tous honneurs.*

Le n° 12 est le patron de la moitié du devant et celui de l'une des pièces de côté. Les flèches indiquent le sens de l'étoffe.

Le n° 13 est le patron de la moitié du dos, qui se fait d'un biais exact. Lorsque tu as taillé un des côtés de ce dos, tu le places sur l'étoffe, en ayant soin que les raies se rencontrent, et tu tailles le second côté. Ces raies, qui se réunissent toutes en biais au milieu du dos, et qui s'en retournent en s'allongeant vers les épaules, donnent beaucoup de grâce à la taille. Ce dos est lacé.

Le n° 19 est la manche, qui se taille aussi en biais. Les petites lignes que tu vois entre les deux chiffres 14 indiquent la place où l'on doit légèrement froncer la manche afin de donner plus d'aisance au coude.

Bien entendu que cette robe doit être taillée plus courte que celle de la figurine.

Les rosettes qui forment cette coiffure et celle qui forme la pèlerine sont faites sur le n° 9 de la planche III.

La pèlerine est brodée dans le fond et garnie de deux dentelles cousues à plat l'une au-dessus de l'autre.

Les manchettes ont le même dessin que le fond de la pèlerine.

Si tu veux une robe moins habillée :

Le n° 15 est le patron de la moitié du devant et celui d'une des pièces de côté.

Le n° 16 est le patron de la moitié du dos et de la pièce de dessous le bras.

Le n° 14 est le patron de la moitié d'une manche *Amadis*, qui ne s'emploie guère

que pour les soies épaisses et le mérinos.

Ce corsage s'agrafe par devant.

Maintenant à notre communiant, qui a l'air d'une petite sainte à laquelle on n'a pas encore fait de *niche*.

Le n° 17 est la moitié du devant de sa robe de mousseline.

Le n° 18 est la moitié du dos.

Le n° 19 est la manche.

Le corsage et les manches se doublent d'une percaline blanche. Le devant, à partir du chiffre 15, et le derrière, à partir du chiffre 10, sont froncés jusqu'au milieu, comme on fronçait le haut des manches larges.

Le corsage est orné du haut et au bas des manches par une double ruche en tulle de coton. Le voile est en mousseline pareille à la robe. Les rosettes qui font tomber les deux pointes du voile sont faites sur celles n° 9 de la planche III.

Ne trouves-tu pas à l'air de satisfaction avec lequel cette grande demoiselle regarde sa jeune sœur, qu'elle se propose d'imiter cette toilette pour le jour de ses noces ? En effet, suppose une robe de mousseline ornée de six rangs de dentelle d'Angleterre à peine froncée ; deux rangs de dentelle étagés rabattant l'un sur l'autre autour du cou ; deux rangs étagés formant les manchettes à la *Bassompierre*. Au lieu du voile et de la couronne de roses blanches, une écharpe de tulle de Bruxelles avec application d'Angleterre ; cette écharpe posée, par le milieu, sur le sommet de la tête et arrêtée derrière la tresse de cheveux par le chapeau de fleurs d'oranger de la mariée ; ou bien la robe en gros-de-Naples blanc, les dentelles en point d'Alençon, et au lieu de l'écharpe deux longues barbes en point d'Alençon ; puis un riche peigne, une *Ferronnière* en diamants pour retenir les bandeaux, ou bien des fleurs en diamants dans les cheveux tombant à l'anglaise ; au milieu du nœud de satin de la ceinture une agrafe de diamants, des bracelets de perles fermés par des diamants, les



diamants sont à la mode... Il me semble qu'une jolie fiancée vêtue aussi richement et aussi décemment ferait honneur à sa famille, donnerait beaucoup aux pauvres, et serait bien reçue dans la maison du bon Dieu... Qu'en penses-tu ?

Mais quittons ces idées de toilette de mariée, qui cachent si souvent, dit-on, les chagrins, les soucis du ménage...

Je te prévienne que l'on portera beaucoup de chapeaux de paille cousue et à jour ; les passes sont très-fermées, très en avant sur le front ; les fonds relevés du derrière... J'ai vu sur les passes des fleurs posées la tête en l'air, absolument le contraire de l'année qui vient de s'écouler. Les écharpes, les pèlerines de toutes étoffes, de toutes formes, seront de mode...

Je m'arrête... effrayée de la longueur de ma lettre, je crains bien d'avoir joué auprès de toi le rôle de Morphée... Pendant que je m'amusais à t'écrire, ma plume s'est peut-être changée en pavots!... Dans ce cas...

Bonsoir, ma chère petite... rêve de moi !

J. J.

---

### Éphémérides.

---

25 avril 1722, conversion de mademoiselle Gauthier.

Née à Paris en 1692, à dix-sept ans mademoiselle Gauthier débuta, et fut reçue trois ans après à la Comédie-Française.

C'était par nécessité, non par vocation, qu'elle avait pris le parti du théâtre. Grande, bien faite, composant des vers agréables, peignant très-bien en miniature ; sa force physique était extraordinaire, elle roulait entre ses mains, sans aucun effort, une assiette d'argent. Le comte de Saxe étant parvenu un jour à lui faire ployer le poignet, déclara que jamais il n'avait trouvé

dans ses adversaires une aussi longue résistance.

Mademoiselle Gauthier avait trente ans, lorsque le jour anniversaire de sa naissance il lui prit fantaisie d'entendre la messe. Restée froide au commencement du saint sacrifice, avant la fin la grâce avait touché son âme. Dès ce moment, vouée aux pieuses occupations, elle n'aspira plus qu'à la retraite. Le 20 janvier 1725 elle prit l'habit de carmélite à Lyon, et vécut trente-deux ans dans son cloître sous le nom de sœur *Augustine de la Miséricorde*.

---

### Mosaïque.

---

#### SUPERSTITIONS DU PEUPLE RUSSE.

On peut s'enivrer, mais on ne doit pas fumer, car l'Écriture sainte a dit : Ce qui entre dans la bouche de l'homme ne peut le souiller, mais seulement ce qui en sort.

On ne doit pas manger de pigeons, parce que le Saint-Esprit est représenté sous la forme d'une colombe.

Si, étant à table, la personne à laquelle on demande du sel ne rit pas lorsqu'elle en donne... c'est signe que l'on se brouillera avec elle.

Lorsque l'on regarde un enfant, si on le trouve beau il ne faut pas le dire à sa mère, car si elle n'a pas la précaution de cracher aussitôt par terre, son enfant sera menacé des plus grandes infortunes, et on en sera cause.

Le lundi est un jour de malheur durant lequel on doit ne rien entreprendre.

---

Le mot Cosaque vient du tartare ; il signifie *homme armé*.

---

*Erratum.* N° 3, 1<sup>re</sup> colonne, page 90 : on doit lire : « L'évêque prêtait verbalement, puis par écrit, le serment solennel dont voici la formule. »

---





16

14

14



Ayuntamiento de Madrid



ongue ré-  
ente ans,  
naissance  
la messe,  
du saint  
ait touché  
aux pieu-  
s qu'à la  
prit l'ha-  
t trente-  
nom de  
de.

USSE.

doit pas  
: Ce qui  
e peut le  
sort.  
s, parce  
é sous la

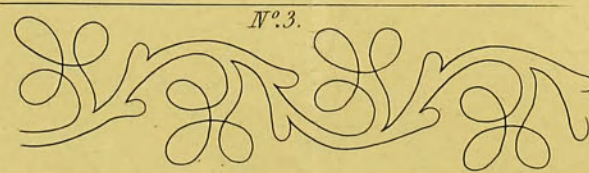
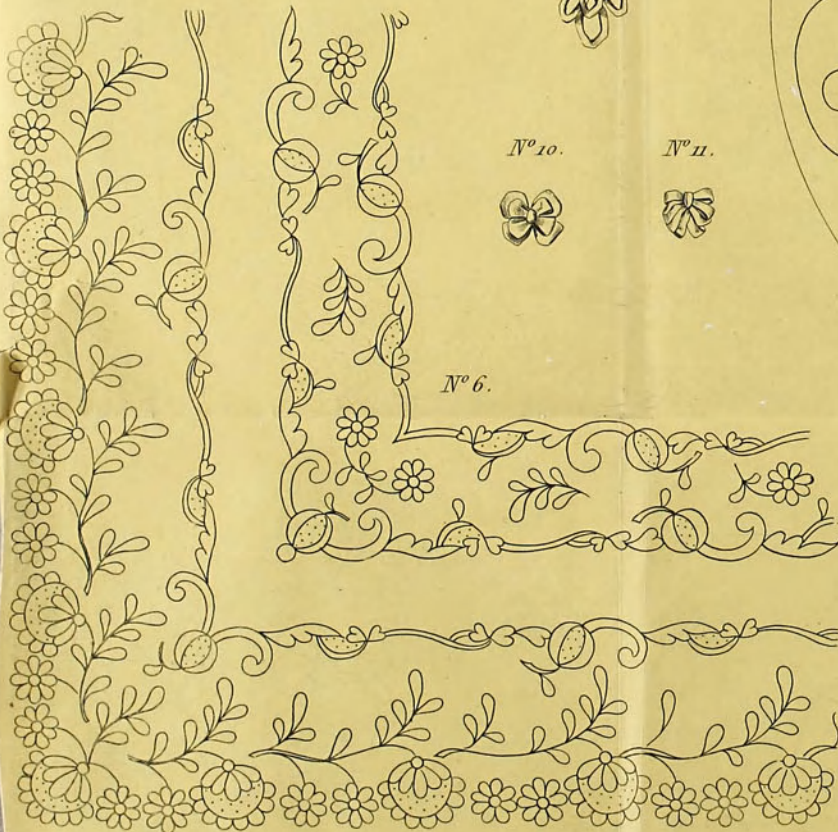
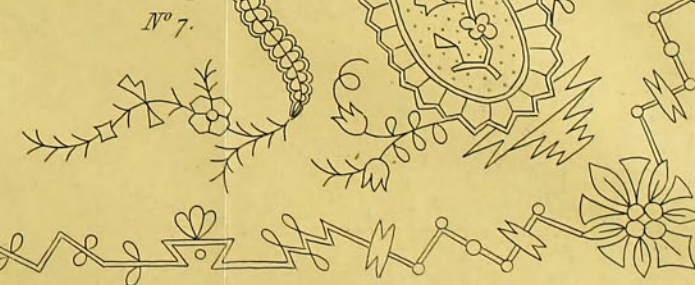
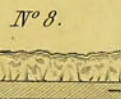
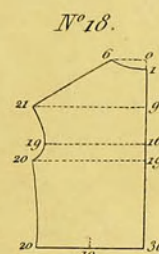
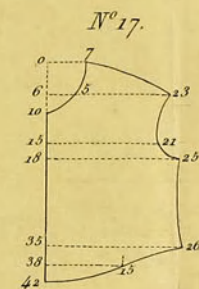
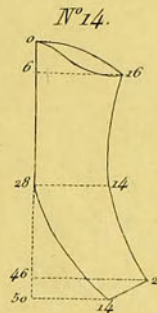
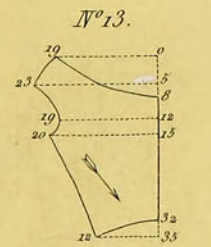
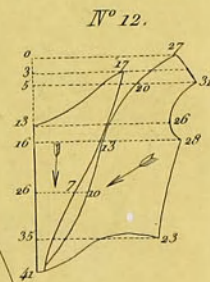
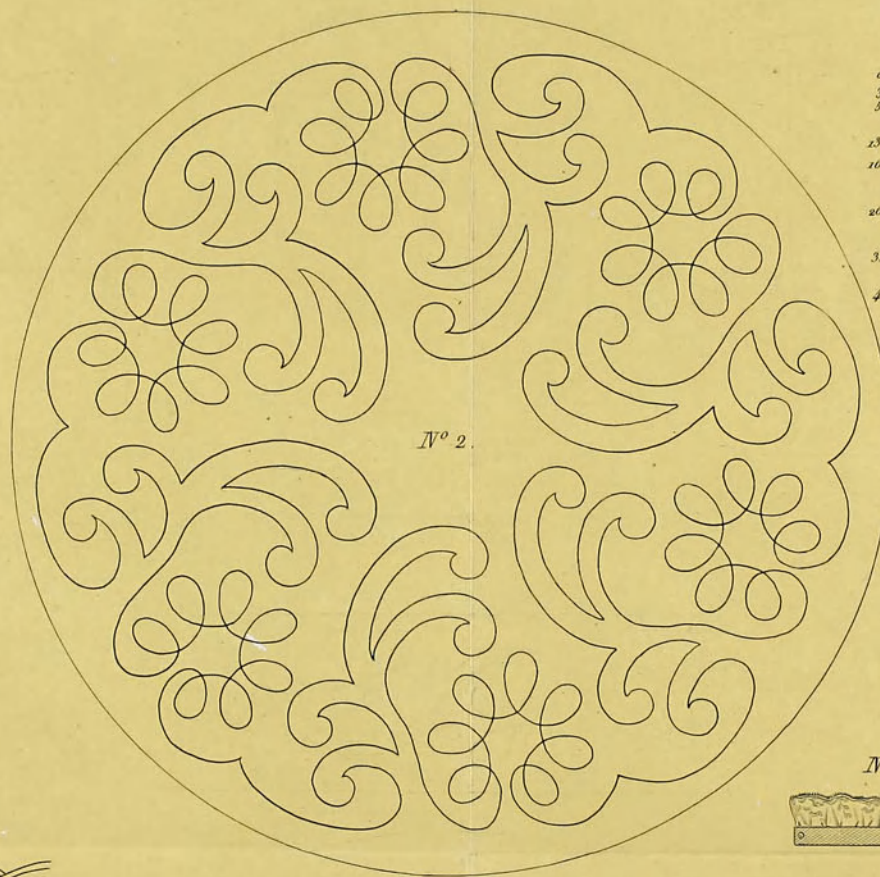
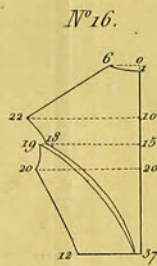
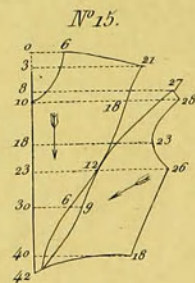
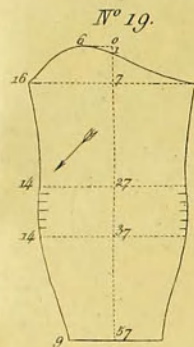
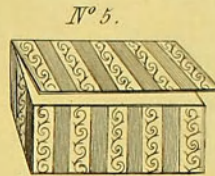
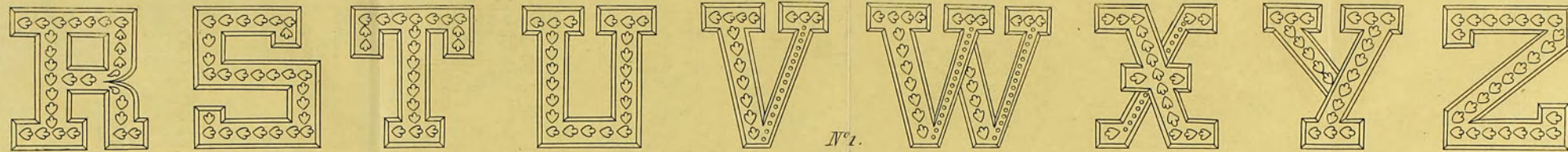
laquelle  
u'elle en  
rouillera

si on le  
sa mère,  
cracher  
menacé  
en sera

durant

e; il si-

puis par



Journal des Dames de Madrid

10<sup>e</sup> année.

Planche IV.



Ayuntamiento de Madrid





Ayuntamiento de Madrid



Salon de 1842.



LE PÉLERINAGE DE SAINTE HÉLÈNE

*Princesse de Suède.*

Ayuntamiento de Madrid

*Journal des Demeiselles.*

10<sup>e</sup> année, N<sup>o</sup> V.